

Centre interuniversitaire d'analyse du discours
et de sociocritique des textes
Cahier de recherche N°16

★

Marc Angenot

Citoyen, Camarade,
Compagnon...

Montréal
CIADEST
1992

Citoyen, Camarade,
Compagnon
par Marc Angenot



[Dessin de Grandjouan, n° du 1^{er} mai 1908 de *La Voix du Peuple*]

© Marc Angenot, 1992

Citoyen / Camarade / Compagnon:

Sur les formules d'allocution de la Deuxième
Internationale

Quelques anecdotes que se repassent les historiens et biographes du mouvement socialiste... Celle de Jaurès qui racontait ainsi sa première démarche de jeune député de Carmaux auprès d'une personnalité socialiste. Il voulait entrer en contact avec Benoît Malon, le directeur de la *Revue socialiste*, qui avait mentionné élogieusement son nom dans la revue. Il gravit les étages du bâtiment indiqué, pénètre dans un bureau et demande aux individus présents: «Où est M. Malon?» Ricanements de ceux-ci qui l'éconduisent et surprise de Jaurès qui en redescendant l'escalier «entend rire derrière lui».¹ Il entrevoit sans doute alors que, dans la contre-société avec laquelle il essaye d'entrer en contact, on ne dit jamais «monsieur» (on ne le dit avec beaucoup de guillemets que pour stigmatiser un «ennemi de classe».) Malon, c'est «le citoyen Malon». Ainsi l'exige le bon usage socialiste. Jaurès, d'éducation bourgeoise aura peine à s'y faire.

Autre anecdote en effet: Jaurès est invité à prendre la parole dans un meeting ouvrier à Carmaux en 1889:

Il débute de sa voix de professeur:

- Messieurs!

Quel froid cela jette! Un silence confondant, un mépris à vous tuer net suivi immédiatement de murmures houleux. Du fond de la salle, une voix [celle d'Aucouturier] avait clamé:

- Il n'y a pas de messieurs ici...²

Jaurès, cette fois, qui a du bagoût, s'il ne maîtrise pas encore le langage socialiste, retombe sur ses pattes comme il peut: «Messieurs, cela veut dire "mes Seigneurs"... Si je dis "messieurs", c'est parce que vous êtes mes Seigneurs». Il parvient à se faire applaudir d'un public peu féroce.

On a multiplié les anecdotes sur ce thème. Certaines sans doute sont un peu enjolivées. Jules Renard note encore, dix ans plus tard que Jaurès «s'oublie parfois dans le feu de la parole, jusqu'à dire Messieurs».³ Il relève ainsi avec ironie le conflit persistant de deux «bons usages».

Charles Péguy très ambivalent d'emblée à l'égard du mouvement ouvrier, sa bureaucratie naissante, son dogmatisme, ses «pontifes» et ses rites, fait un compte rendu satirique d'un congrès du Parti Ouvrier (guesdiste) au tournant du siècle, congrès où il devait prendre la parole. Le président de séance cherche à reprendre le contrôle de débats houleux:

Citoyens, citoyens, allons, citoyens, citoyens, citoyens, citoyens, voyons citoyens. N'oubliez pas, citoyens, que nous sommes assemblés pour que le citoyen Péguy vous rende, nous rende compte, citoyens, du mandat, citoyens, que nous, que vous lui avez confié, citoyens (...) Voyons citoyens, laissez parler l'orateur. Nos camarades du Parti Ouvrier parleront à leur tour.⁴

«Citoyens» mais aussi «camarades» apparaissent dans cette tirade. Ce que Péguy relève avec une malveillance satirique c'est non pas l'usage vocatif et appellatif de «citoyen(s)» mais son inflation extraordinaire dans le discours «socialiste révolutionnaire»; à cet égard sa «transcription» est à peine exagérée. «Citoyen» n'est pas seulement un substitut à «Monsieur», il est la marque la plus aisée et le recours le plus simple pour signaler son appartenance au mouvement ouvrier. Dès lors, rien n'est plus grave, plus irrévocable que de refuser à un militant le titre de «citoyen» ou celui, concurrent, de «camarade» (une partie de cette étude est consacrée à étudier la logique de cette concurrence). Au Congrès d'Amsterdam de l'Internationale (1904), Jules Guesde, intransigent et haineux, toujours à deux doigts de la rupture avec Jaurès (avec qui pourtant il conclura l'«unité» l'année suivante), modifie le «camarade» que le rituel congressiste l'oblige à utiliser, mais qui ne lui passe pas les lèvres:

Je vous dis, camarade Jaurès, *ancien camarade* Jaurès que vous avez été tous des candidats préfectoraux, des candidats de M. Waldeck-Rousseau...⁵

Je vais étudier ici ce secteur bien délimité des *appellatifs* dans le rituel langagier du socialisme français. «Citoyen» est le plus ancien, le mieux consacré de ces appellatifs, mais le mouvement ouvrier en fait un usage à la fois emphatique, surabondant et *complexe*. Nous allons nous trouver devant un

système à multiples paramètres que compliquent des nuances doctrinaires, des conditions d'usage et de contexte et des contraintes de la langue réinterprétées pour accommoder un certain rituel idiolectal «anti-bourgeois». Dans ce système, «Citoyen» n'est pas seul. Outre «Monsieur / Le Sieur» qui subsistent, dévalués et péjorés, il entre dans une triade «Citoyen / Camarade / Compagnon». Comme c'est le cas dans toute société d'adhésion militante, pleine de débats et d'antagonismes souvent byzantins, les militants voient volontiers tout un monde dans la moindre nuance de langage. *Citoyen* a donc été un enjeu et autour de son emploi et de ses variantes se tisse un réseau serré de subtilités sémantiques et pragmatiques.

◆ «Citoyen» dans la Révolution Française

Dire «citoyen» pour les socialistes français (et pour les militants du Parti Ouvrier Belge qui l'emploient abondamment), c'est se réclamer des grands ancêtres jacobins, c'est inscrire le socialisme révolutionnaire dans le prolongement de la Révolution faite par les «Géants de quatre-vingt treize», de cette Révolution qu'on ne se résout pas à ne qualifier que de «révolution bourgeoise». En Europe, les socialistes francophones sont parmi les seuls à utiliser un mot de cette espèce qui désigne l'homme qui n'est plus le *sujet* d'un monarque mais qui, dans l'égalité, participe à la souveraineté populaire, jouit du droit de cité (et en remplit les devoirs concomitants), face au «Genossen» («camarades») de la Social-démocratie allemande et à ses équivalents.

Il faut distinguer deux étapes au moins dans la mutation de sens et d'usage de «citoyen» avant et pendant la Révolution. Il y a d'abord un changement de sens, du sens prédominant de ce mot qui jusqu'aux années 1770 désignait simplement l'habitant d'une ville, d'une «cité». On attribue à Beaumarchais en 1774 l'explicitation d'un usage libéral et anti-absolutiste de «citoyen» qu'il définit dans son plaidoyer devant le Parlement de Paris:

Je suis un citoyen, proclame Beaumarchais, c'est-à-dire ni un financier, ni un abbé, ni un courtisan, ni un favori, ni rien de ce qu'on appelle une puissance; je suis un citoyen, c'est-à-dire quelque chose de nouveau, quelque chose d'inconnu, d'inouï en France. Je suis un citoyen, c'est-à-dire

ce que vous devriez être depuis deux cents ans et ce que vous serez dans vingt ans peut-être.⁶

C'est en effet quinze ans avant la Révolution qu'un puissant investissement idéologique de la part des esprits «philosophiques» fait de *citoyen* l'homme d'un État juste et démocratique, d'un État qui inscrirait comme son principe les «Droits de l'homme et du citoyen», considérant la citoyenneté comme de droit naturel, découlant de l'égalité, comme traduisant en terme de droit positif le rapport social qui doit exister entre des humains que la Nature a faits égaux.

C'est dans une seconde étape, - plus intentionnelle et volontariste encore puisqu'il s'agit, pour la première fois sans doute dans l'histoire, de *légiférer* un changement de langage et d'usage discursif - que «citoyen», découlant de ce sens néologique et militant, se trouve à la fois universalisé et désémantisé partiellement en se substituant à «monsieur» et «madame», formules suspectes d'entretenir une obséquiosité d'Ancien régime. Le 10 brumaire an II (31 octobre 1793), la Convention bannit ces deux termes et les remplace par «citoyen» et «citoyenne», exigeant dans le même acte législatif, que tous les républicains se *tutoient* «à peine d'être déclarés suspects (...) car ils se prêteraient en ne le faisant pas au soutien de la morgue qui sert de prétexte à l'inégalité entre nous».⁷ Deux remarques ici, sur quoi je reviendrai: la Convention substitue à «Madame», «citoyenne», dans le même temps où, de fait, elle refuse aux femmes tout accès au droit de cité comme l'a déjà dénoncé avec amertume Olympe de Gouges. De sorte que «citoyenne» - que le socialisme un siècle plus tard utilisera aussi largement, - ne saurait avoir un sens équivalent à celui de «citoyen» et n'est qu'une appellation de courtoisie «révolutionnaire» sans contenu juridique. Notons ensuite que le socialisme français, s'il reprend sans réserve «citoyen», ne semble pas avoir fait quelque effort que ce soit pour imposer le tutoiement universel: on se tutoie dans le mouvement ouvrier entre «camarades» et on le fait avec l'aisance bon-enfant qui est celle de la classe ouvrière, mais on ne tutoiera jamais universellement, par utopisme égalitaire ou par familiarité générale: dans les Congrès, c'est «Citoyen Jaurès, (...) vous ...», à moins qu'il ne s'agisse de proches, de collaborateurs directs et encore. Autrement dit, le socialisme révolutionnaire loin de surenchérir sur le décret de l'an II, en laisse tomber l'élément le plus utopiquement égalitaire; seuls les anarchistes se tutoient - et

encore, au moins dans les textes imprimés et souvent violemment polémiques à l'intérieur du milieu libertaire, le «vous» est attesté.

Entre l'an II et l'an IV, les républicains s'habituent à cette nouvelle politesse. Les anecdotes édifiantes montrent que certains personnages de la République tiennent d'ailleurs au respect pointilleux de la nouvelle phraséologie. Un particulier se présente à l'audience de Charles Lacroix, ministre de l'Extérieur en l'an IV:

- Monsieur..., lui dit-il.
Monsieur, reprend sèchement Charles Lacroix, je suis citoyen et c'est le plus beau titre dont puisse s'honorer un ministre de la République.⁸

On se souviendra que l'obligation de s'adresser à son interlocuteur comme «citoyen» n'a cependant pas rallié tous les révolutionnaires. Rolland a publié au *Moniteur* du 15 octobre 1793 son avis motivé contre ce nouvel usage auquel il ne voulait pas s'accoutumer.⁹ Quant au tutoiement général, malgré une propagande enthousiaste dont témoigne le succès de la comédie de Dorvigny *La Parfaite égalité, ou les tu et les toi* jouée en l'an II, il semble avoir suscité plus de réticences encore et «dès le mois de messidor an IV, il semble bien qu'il ait presque disparu» dans l'armée notamment.¹⁰

◆ De 1848 à la Commune

Les révolutionnaires de 1848, les «démoc.-soc.» veulent que la Seconde République en revienne à la pratique civique des jacobins. Dès fin février, «dans les clubs surtout, quelqu'un qui dit *Messieurs* se fait chahuter».¹¹ Le vocatif «Citoyens» sert d'embrasseur à tous les manifestes, à toutes les proclamations égalitaires de l'extrême-gauche. Ainsi d'un «Appel à l'Armée de ligne» de juin 1848, au moment où le gouvernement opte pour la répression sanglante:

Citoyens soldats, nous sommes tous égaux, libres et FRÈRES, il n'y a plus parmi nous de privilèges, l'ensemble des citoyens français armés ou non armés formant ce grand tout qui s'appelle la PATRIE ou le pays légal. (...)
Citoyens soldats [...] vous êtes tous des ouvriers et des citoyens comme vos frères les citoyens

ouvriers, que vous avez combattus, malgré vous, pour obéir aux ordres de vos chefs qui étaient commandés par les aristocrates et les ennemis du peuple.¹²

Au même moment, la presse réactionnaire dénonce les «rouges», partageux et comploteurs en leur prêtant l'emploi de l'appellation «citoyen» comme moyen de stigmatiser ces révolutionnaires tout en les ridiculisant. Cette presse dénonce aux honnêtes gens les menées du «Citoyen Proudhon», les rêveries icariennes du «Citoyen Cabet».¹³

On voit apparaître en 1848 d'autres termes qui vont entrer en concurrence avec «citoyen(s)» en ne dénotant plus le rapport du républicain à l'exercice de la souveraineté populaire mais, entre les militants et les exploités, des relations d'égalité fraternelle: ce sont «Camarades» et «Frères» à la fois comme terme catégoriel («les camarades qui...», «un appel aux camarades...»), comme vocatif («Frères!»...) mais peut-être pas encore comme appellatif figé de «courtoisie» socialiste («le citoyen Untel...») Je reviendrai sur ces conditions d'emploi.

De 1848 à la chute de l'Empire et à la Commune, dans les groupes républicains radicaux et - souvent peu distincts de ceux-ci - chez les ouvriers «socialistes» qui vont adhérer à l'Internationale, «Citoyen» est de pleine rigueur. Dans l'abondant dépouillement que donne J. Dubois dans son *Vocabulaire politique et social de 1869 à 1872*, on trouve quelques attestations de «citoyen» non seulement au sens dénotatif ordinaire («Les ouvriers français doivent remplir leurs devoirs de citoyens...»), mais dans l'usage appellatif. Dubois n'est pas pleinement probant: il cite deux passages de *l'Éducation sentimentale* qui, il est vrai, se rapportent à des événements censés dater de 1848 et deux exemples de 1870-71 qui, comme tels, ne donnent pas cependant une notion directe de l'emploi ritualisé républicain et socialiste. L'un est tiré d'une chronique de la presse «modérée»:

Pendant que j'étais à le regarder [le député] en compagnie d'autres badauds, je me sentis frapper sur l'épaule et appeler «citoyen». - J'avoue, mes chers parents, que ça m'a fait plaisir de m'entendre appeler citoyen...¹⁴

L'autre passe dans les débats de l'Assemblée nationale sur les événements relatifs à l'insurrection communarde:

Le général Duval, qui, portant les insignes de son grade, s'adressa au général Chanzy et lui dit les paroles suivantes: «Citoyen général, au nom des lois de la guerre, je vous fais mon prisonnier».¹⁵

J. Dubois relève pour la même époque, quelques attestations de «camarade(s)», mais il demeure incertain de décider que le mot a pris déjà cette fonction qui sera la sienne d'*appellatif rituel* et ne conserve pas son sens ordinaire, simple brachylogie de «camarade de travail» ou «camarade de misère». Les deux exemples extraits d'éditoriaux de Jules Vallès au *Cri du Peuple* sont proches de l'usage qui sera celui du socialisme organisé:

Camarades républicains, à la besogne!¹⁶

Embrasse-moi, camarade qui as, comme moi, les cheveux gris!¹⁷

◆ «Citoyen» dans le langage socialiste

Je vais donc étudier «Citoyen» et les appellatifs concurrents dans le discours de la Deuxième Internationale, de 1889 à 1914. On peut noter d'emblée que l'appellation ne relève pas d'un rituel de langage mécanique et inconscient mais qu'elle forme un enjeu sur lequel les propagandistes insistent: dire «Citoyen» c'est le signe minimal et nécessaire d'appartenance au Parti/Ouvrier/Socialiste/Révolutionnaire (ces trois adjectifs formant, jusqu'en 1890, le sous-titre de la Fédération des Travailleurs Socialistes de France, «possibiliste»¹⁸).

Un éditorial de G. Régnier dans *Le Proletariat* de Brousse, le 23 novembre 1889, indique en détail ce que ce fait de vocabulaire comporte. Régnier déclare qu'un «délégué de l'Isère» de la F.T.S.F. s'est étonné récemment auprès de lui: «Je vous dis *Monsieur* et vous me répondez *Citoyen*...» Régnier aurait alors dû faire un peu de pédagogie révolutionnaire auprès de ce provincial, ignorant de la sociabilité socialiste parisienne. «Monsieur» rappelle, lui dit-il, des «idées féodales et adulatrices» alors que «citoyen» exprime un titre «honorable et vrai»...

Son emploi consacre à tout moment et sans aucun danger la seule égalité réelle et nécessaire ou, si l'on veut, des différences très marquées; du moins en s'adressant mutuellement la parole n'ajoute-t-on pas à cette inégalité par des démonstrations serviles ou injurieuses; bien mieux on y gagne de s'avertir et de s'avouer sans cesse que l'on est tous égaux sous le rapport d'homme, en général, et, en particulier, de membres du corps politique.

L'éditorialiste «possibiliste» espère que bientôt, «ce mot féodal *Monsieur* qui, en langue d'esclave signifie: *Mon maître*, disparaîtra de nos habitudes». Du même coup, «Citoyen», «une fois admis par l'usage comme par la raison ramènerait la politesse à son vrai but, l'entière observation des convenances morales». Il a voulu faire honneur au délégué de l'Isère, en ne songeant pas à le confondre «avec ceux que je désigne par les mots *Monsieur* ou *Sieur*». En effet, «Monsieur» n'est pas banni par les socialistes de toutes écoles, mais il ne sert plus qu'à désigner les bourgeois, les non-socialistes, les ennemis de classe. (On verra plus loin les nuances de cet usage distinctif et agressif de la formule «bourgeoise»).

À la fin de l'apologue, le provincial se déclare vaincu:

- Merci, citoyen, me dit-il en me serrant la main, je profiterai de la leçon, j'habituerai bien mes amis, mes compagnons de travail à cette dénomination et, grâce à vos conseils, nous nous regarderons comme des frères...

Texte édifiant et instructif! Il fait voir que «Citoyen» fonctionne non seulement comme une *marque de reconnaissance*, mais, *a contrario*, comme une sorte de «shibboleth» biblique. Celui qui parvient à prononcer haut et clair «citoyen» est des nôtres, celui qui renâcle est suspect. Paul Brousse démontre par ce test que le général Boulanger auquel quelques blanquistes se sont ralliés, est étranger au socialisme comme au républicanisme:

Dès l'abord, l'aspect de ses affiches est un enseignement: il avait oublié en premier lieu d'y mettre le mot de *République* et il continue à ne pouvoir y faire imprimer celui de *Citoyens*.

Voilà un premier symptôme...¹⁹

Apparemment pour le Dr Brousse, «citoyen» demeure encore en 1889 *indivis* entre les républicains radicaux et les socialistes. Mais il doit bien sentir que le fossé se creuse, que l'emploi socialiste est beaucoup plus général, plus insistant et exclusif. Certes, sur des proclamations électorales des «républicains de gouvernement» on rencontre le vocatif emphatique «Citoyens!», mais dans la presse radicale, c'est «Monsieur» ou «M.» (ou un désignatif *zéro*) qu'on rencontre, **jamais** «le citoyen XXX». Les plus militants des radicaux quand ils s'écrivent ou écrivent à leurs journaux, mettent en suscription «Monsieur, ...» - ce que *jamais* ne ferait un socialiste de quelque nuance écrivant à un autre socialiste:

1er mai 1890

Monsieur,
Je suis un vieux républicain (...)
Salut et Fraternité.

G. S.²⁰

Même comme terme catégoriel, la presse de gauche non-socialiste ne s'adresse pas «aux citoyens» mais fait d'habitude appel, justement, «aux républicains». Nous pouvons donc conclure que, dès cette époque, la gauche «bourgeoise» ayant largement laissé tomber en déshérence le rituel de «citoyens», seuls les socialistes en font un usage typique, extrêmement abondant mais selon des fonctions, des nuances, des variantes complexes, je le répète.

Ce qui m'intéresse surtout dans cette étude c'est le moment où «citoyen» (et concurremment «camarade») se désémantisent pour devenir des désignations rituelles qui visent à former un trait élémentaire d'un *contre-langage* conçu pour une *contre-société*. On notera d'emblée que si les tribuns et élus socialistes qui ont «rompu avec leur classe d'origine» bourgeoise, vont se mettre à utiliser autant et plus que d'autres «citoyens», ce terme s'adresse souvent à des ouvriers qui, de toute façon, ne sont pas accoutumés à ce qu'on leur dise «messieurs» et à qui ni un bourgeois ni un des leurs ne le diraient jamais.

Dans l'imprimé socialiste, l'emploi le plus visible (et visible typographiquement, en corps gras) est celui de «Citoyens» (suivi d'une virgule - à la ligne ou d'un point d'exclamation) de

rigueur dans le genre du *manifeste*. Après une suscription qui forme titre, «Aux Travailleurs de France», «Citoyens, ...» est l'embrayeur par excellence - à quoi correspond en clause un *cri écrit*, «Vive XXX, A bas YYY!». C'est le modèle fixe des proclamations électorales:

Citoyens,
 Vous êtes appelés à procéder aux élections cantonales.[...]
 Prolétaires des villes, travailleurs de la terre, souvenez-vous que seul le socialisme vous défend et vous défendra. [etc.]
 Montrez que vous êtes aussi des socialistes.
 En même temps que vous vous organisez sur le terrain corporatif, rejoignez les rangs de l'armée prolétarienne organisée politiquement.
 Préparez avec nous la Société de demain.
 Vive la République sociale!²¹

«Citoyen», dans ce contexte où des élections cantonales préparent la «Société de demain» est vibrant et emphatique. On pourrait dire qu'il dénote son sens ordinaire, s'adressant aux Français comme membres du Peuple souverain. Mais non: les «Citoyens» à qui on s'adresse sont les prolétaires, socialistes par essence de classe et, éminemment, les prolétaires conscients et organisés dans leur Parti de classe, les militants, ceux qui entre eux, en effet, s'appellent «citoyen».

Très souvent dans la prose manifestataire, le vocatif «Citoyens!» est répété, trois fois ou plus. Et le mot revient avant l'*explicit*, le cri hortatif de conclusion:

...Citoyens, à l'oeuvre, et que le Congrès de Châtellerault soit un des plus fructueux qui aient été tenus jusqu'ici.

VIVE LE PARTI OUVRIER SOCIALISTE
 RÉVOLUTIONNAIRE FRANÇAIS!

Pour le Comité national:

Le secrétaire,
 Prudent Dervillers.²²

Dans les éditoriaux des journaux, même récurrence de «citoyens»

parfois augmenté, presque tautologiquement, en «citoyens socialistes», «citoyens militants»:

Citoyens militants, feu partout! et gare aux imprudents qui tenteront d'empêcher notre propagande en faveur de la Sociale!²³

Dans les discours de meetings enfin où la fonction phatique (de contact) importe beaucoup fonctionnellement, et aussi la fonction de pathos que recèle le vocatif, l'orateur martèle «citoyens» de phrase en phrase. On peut commencer à voir aussi une des raisons, la plus banale et logique, de l'apparition de variations: «citoyen» est solennel et mobilisateur, «camarade» est affectueux, fraternel; dans un discours sur la tombe d'un mineur tué par un éboulement, l'alternance de ces mots (et du tragique «paria», des lyriques «frères» et «sœurs») s'explique fort logiquement:

Citoyennes, citoyens,
Permettez-moi, en ma qualité de délégué-mineur,
de venir apporter quelques paroles d'adieu à ce
frère de travail fauché par une mort aussi cruelle
qu'inattendue.

[etc.]

Oui, citoyens! le rôle du capital est d'obtenir de
vous le maximum de vos forces et le plus de
production possible.

[...]

Parisot est âgé de 32 ans. Sa vie, comme celle de
tous les ouvriers, fut celle d'un paria que la misère
obligeait à vendre ses bras pour obtenir le pain
quotidien.

[...]

Ce pauvre Parisot, qui vient d'un pays que nous ne
connaissons pas, est cependant pour nous un
frère. Sa compagne est notre sœur, ses enfants
sont nos enfants et c'est vers eux que doit
s'orienter notre solidarité ouvrière.

[...]

Cher camarade, avant de te dire adieu, laisse-moi
rappeler à l'assistance que les chefs de la mine te
considéraient comme un bon ouvrier [etc.]

À vous alors, citoyens, d'agir, de vous organiser et

de vous unir [etc.]
C'est sur cette espérance, cher frère disparu, que
je t'adresse un dernier adieu.²⁴

Nous avons rencontré jusqu'ici un seul des grands usages de «Citoyen(s)» dans le discours socialiste: au *pluriel* et au *vocatif*, figurant l'allocutaire collectif de textes manifestaires ou mobilisateurs. Il convient de faire entrer ce cas dans une typologie d'ensemble.

Je ne mentionnerai que pour mémoire les occurrences de «citoyen» dans son sens moderne ordinaire, désignant une personne qui a droit de cité, qui incarne une parcelle du Peuple souverain.

...le projet de loi du ministre de la justice est un défi au sentiment démocratique du peuple français et une menace pour le prolétariat administratif qui doit jouir des mêmes libertés que tous les autres citoyens.²⁵

Les usages spécifiquement «socialistes», se ramènent alors aux cas suivants:

1. Le vocatif pluriel relevé ci-dessus.
2. L'appellatif suivi d'un nom propre, en contexte. C'est le cas où «le citoyen XXX» se substitue au *Monsieur* des «bourgeois», le socialisme instituant ainsi une contre-société avec ses usages et ses mœurs.

Orthez. Dans la ville sainte du cléricanisme, le citoyen René Cabanne a donné aux travailleurs de l'usine le coup de fouet nécessaire pour faire vibrer ces prolétaires à l'unisson de leurs frères de misère...²⁶

On notera que les socialistes français utilisent sans difficulté cet appellatif pour désigner des militants étrangers, lesquels ne sont pas certes leurs concitoyens au regard du droit bourgeois, mais qui sont des «camarades» de l'Internationale et, peut-être, les futurs citoyens d'un État collectiviste mondial. *L'Humanité* parlera donc du «citoyen Lénine»,²⁷ ou du «citoyen Katto», délégué japonais.²⁸

3. De cet usage, découle celui du vocatif en apposition, *vocatif de contact*, accompagné ou non du patronyme: «Salut, citoyen!» ou «Non, citoyen Jaurès, votre thèse ne saurait convaincre...» (On se rappelle qu'en règle générale, «citoyen» n'entraîne pas le tutoiement et que d'ailleurs dans les débats de Congrès se vouvoient des militants qui probablement, dans le privé, se tutoieraient.)

4. «Citoyen» est ensuite un terme catégoriel se référant aux membres de l'univers socialiste, aux militants d'une part et aux travailleurs en général dont la condition de prolétaires, d'exploités, fait des socialistes par vocation sinon de fait. Il ne subsiste rien de la valeur sémantique de «citoyenneté» dans cet usage qui accroît l'abondance des occurrences du mot dans la phraséologie courante.

...procès à Lyon de trente citoyens inculpés du délit nouveau inventé par M. Clemenceau.²⁹

Même dans des contextes défavorables à la personne désignée, «citoyen» s'impose si celle-ci est incluse dans l'univers socialiste: on demandera par exemple au service d'ordre «d'expulser le citoyen qui s'est permis de frapper un délégué».³⁰

On notera - pour anticiper sur la question de la concurrence *citoyen/camarade*, - que «citoyen» semble le seul de ces deux termes qui permette de parler de soi-même:

Comme je suis un des nombreux citoyens qui, dans notre parti, mène la campagne (...) contre la patrie (...)
Notre excellent camarade Vérecque parle des citoyens qui se servent de Marx et d'Engels sans les comprendre. Je suis peut-être aussi de ces citoyens-là...³¹

Dans la mesure où le choix existe, et dans la mesure où «camarade», même ritualisé, conserve une connotation affectueuse (que remotive ici le militant en désignant l'«*excellent* camarade Vérecque»), il demeure impossible de l'utiliser à l'égard de soi-même.

5. Un cinquième emploi, lequel transgresse d'une certaine manière la morphologie de la langue ou son principe d'économie, accentue encore la redondance de «citoyen» dans le discours socialiste. «Citoyen» y est devenu un *nomen vicarium*, c'est-à-dire qu'il se substitue très fréquemment à ce qui, dans l'usage ordinaire, serait exprimé par un *pronom indéfini* ou un *pronom personnel de reprise*. Autrement dit, le socialiste ne dira pas: «*Quelqu'un* est venu...», mais bien «Un citoyen est venu...» Il n'écrira pas: «XXX a écrit à la rédaction. *Il* voudrait savoir...», mais, s'il se conforme aux rituels de groupe: «XXX nous a écrit. Ce citoyen voudrait savoir...» Cette pratique accroît la lourdeur du texte socialiste, une lourdeur voulue, qui utilise ce subterfuge morphologique pour marquer constamment sa conformité à des connivences langagières, des manières de dire identitaires. On peut sentir dans cette *inflation* d'usage un bonheur militant qui tient à l'acceptation réitérée d'une contrainte et qui préfigure l'alourdissement figé des «langages de bois».

Bien que «citoyen» ait ainsi absolument éliminé «Monsieur», tous les socialistes ne l'utilisent pas avec intransigeance. Ce sont les groupes les plus dogmatiques, les plus à cheval sur l'étiquette qui ne ratent pas à une occasion de *marquer* ainsi leur discours. *L'Humanité* jaurésienne, dans des contextes familiers, écrit plus simplement «chers amis», «amis lecteurs», et désigne souvent les individus par leurs noms et prénoms sans appellatif. On peut donc écrire «X et Y», mais cependant, dès qu'il convient d'être un peu cérémonieux, ce sera: «les citoyens X et Y».

◆ Citoyen dans l'oral et dans la correspondance

Les transcriptions, plus ou moins fidèles, de conversations entre socialistes, indiquant que la réciprocation constante du vocatif «citoyen» est scrupuleusement observée.

[Description de la routine quotidienne au dispensaire d'Alfortville, municipalité socialiste:]

Puis voilà un ouvrier qui a une maladie de cœur. Ce qu'il lui faut, c'est du repos... Ah bien, il tombe bien, le docteur Longuet: «Du repos! Mais, citoyen, je travaille 18 heures par jour! Et pas moyen d'arrêter!»³²

Le monde socialiste se devait de substituer aux formules de politesse de la correspondance «bourgeoise» un contre-savoir-vivre émancipateur. «Citoyen», figure généralement en formule d'adresse, et on peut conclure par exemple de façon austère: «Recevez, citoyen, mon salut révolutionnaire». On note que des ouvriers qui envoient leur «Salut anarchiste», ne débent pas moins par le traditionnel «Citoyen», eux qui, ennemis de l'État autoritaire, sont peu friands de «citoyenneté» pourtant!³³ Dans la correspondance encore, «citoyen» peut s'adresser à des camarades d'un autre pays. E. Vaillant écrit à Camille Huysmans, secrétaire belge du Bureau Socialiste International: «Cher Citoyen Secrétaire,...» en terminant par ses «Salutations fraternelles».³⁴

Les lettres circulaires du B.S.I. commencent *ad libitum* par «Cher(s) Citoyen(s)» ou par «Camarades», «Chers Camarades».³⁵ Un cas-limite instructif est offert par une lettre d'Aristide Briand, le «renégat» Briand, devenu ministre d'un gouvernement bourgeois qui, écrivant au gérant du *Socialiste* pour exiger un droit de réponse, s'amuse ironiquement à appliquer les règles épistolaires du milieu qui l'a rejeté. En suscription: «Au citoyen rédacteur-gérant du journal *Le Socialiste*». Formule d'adresse: «Citoyen,...» Clausule:

J'ose espérer, citoyen rédacteur-gérant, que votre impartialité vous fera un devoir d'insérer ma réponse (...)

ARISTIDE BRIAND,
Député de la Loire,
Ministre de l'Instruction
publique.³⁶

Paul Lafargue, le destinataire, refuse avec hauteur cette complicité sociale avec le «renégat» et répond sous l'intertitre: «Un mot à M. Briand». *Monsieur* est en effet ce qu'on peut employer de plus froidement distant pour un exclus ou un transfuge.³⁷

Un mot en passant sur les formules de salutation finale dans la correspondance. Quoique le vocatif «Citoyen» s'y glisse souvent, elles sont peu fixées et laissent place à une certaine inventivité jacobine, révolutionnaire, farouche et impavide. Beaucoup usent de la formule de la Révolution Française, «Salut et Fraternité», - ou en formulent des variantes: «Salut et Révolution», «Tout à la Révolution», «Salutations

révolutionnaires», «Salut d'émancipation sociale»...³⁸ Beaucoup de tentatives ont été faites pour trouver et imposer quelque chose de convaincant et d'emphatique qui soit proprement socialiste-révolutionnaire. Jules Guesde termine à un moment ses lettres par: «À vous dans la Révolution émancipatrice».³⁹

Il est fréquent d'ailleurs que la formule de salutation se complète d'un ou plusieurs *cris écrits*, analogues à ceux qu'on trouve dans l'*explicit* des proclamations. La pratique s'en rencontre dès 1848. Une lettre de lecteur au *Robespierre* (n° du 6-8 juin 1848) se termine par:

Salut et fraternité.
Vive la République démocratique et sociale!

Voici un exemple de cri hortatif final dans une lettre collective qui, dans sa conclusion, finit par prendre pour destinataire l'univers prolétarien tout entier:

Nous envoyons notre salut fraternel à tous les ouvriers et socialistes du monde.

Vive l'émancipation universelle des travailleurs!⁴⁰

Comme la formule épistolaire n'était pas fixe, il y avait large place pour le pathos de fantaisie. Tel ouvrier conclut: «Je vous envoie mon salut famélique».⁴¹ Ou encore, on aura: «Recevez mon salut égalitaire».⁴²

Dans la singularité alambiquée de certaines clauses, il faut voir la recherche maladroite d'autres rapports sociaux, d'une autre civilité anticipant sur la venue d'un Monde nouveau:

...En vous la serrant fraternellement, je lève mon chapeau forcément bourgeois en criant: Vive la République sociale, mais avant: Vive la Révolution nécessaire!
Doublix F. Instituteur⁴³

◆ «Camarade(s)»

«Citoyen», sans nul doute, est le terme dominant par la fréquence, par la récurrence si on prend en bloc et sans nuance la masse de

l'imprimé socialiste. Cependant, dès les débuts de la Deuxième Internationale, on rencontre aussi dans tous les usages que nous avons énumérés plus haut, le vocable «camarade».

Au vocatif, dans les énoncés hortatifs et mobilisants:

...Camarades, travaillons toujours, travaillons encore, la victoire est proche et bientôt nous pourrons dire: l'émancipation des travailleurs fut l'œuvre des travailleurs eux-mêmes.⁴⁴

...Camarades, organisons-nous et agissons!
Vive la Révolution sociale!⁴⁵

Comme appellatif:

En lisant dans *L'Humanité* les articles du camarade Longuet...⁴⁶

Comme catégoriel se référant à l'ensemble des militants ou à un groupe déterminé:

J'ai été à Rennes me rendre compte par moi-même de l'accueil fait par les camarades de la vieille capitale bretonne aux enfants des grévistes de Fougères...⁴⁷

Pour tout militant, syndiqué, coopérateur, socialiste, ce nom «Versailles» rappelle toujours les jours lugubres de 1871. Pour aider sans doute à effacer ce mauvais souvenir, quelques camarades de la Bourse du travail et du Parti SFIO [ont décidé de fonder une coopérative socialiste à Versailles].⁴⁸

On rencontre encore le curieux usage quasi-pronominal que nous avons signalé pour «citoyen»:

Envoyons notre obole aux *grévistes* internationaux des Acéries de Sambre-et-Meuse. Le triomphe de ces *camarades* sera...⁴⁹

(Et non pas, comme il eût été plus économique: «les grévistes» →

«Leur triomphe...»)

Dans les tous exemples qui précèdent, on aurait pu voir paraître aussi bien, il me semble, le terme *citoyen(s)*. On peut trouver sans peine des attestations où le même militant, le même groupe se trouvent successivement qualifiés de «citoyen(s)» et de «camarade(s)» - «camarades», apportant peut-être une nuance *affectueuse*, ou bien ne servant au fond qu'à varier la phraséologie.

Dans une lettre:

Cher citoyen,
Le citoyen Griffuelhes a fait paraître, hier, un article assez long [etc.]
Puisque le camarade Griffuelhes, qui fait une pareille distinction entre les différents socialistes [etc.]
Saluts fraternels.⁵⁰

Après avoir montré ci-dessus des circonstances fréquentes où «camarade» est, à peu près, interchangeable avec «citoyen», il me faut récuser cependant les conclusions de l'article de M. Siccardo, le seul travail qui traite spécifiquement des questions soulevées dans la présente étude. Siccardo conclut que, dans le socialisme au tournant du siècle, «*citoyen* et *camarade* sont deux mots commutatifs.»⁵¹ Certes, ils peuvent «désigner le même locuteur et s'adresser au même destinataire», mais cependant ils ne *signifient* pas la même chose, ils sont fort peu commutables au bout du compte - en ce qu'il subsiste une nette différence sémantique, - en ce que leur contextualisation diffère elle aussi, - et surtout parce qu'avec un certain byzantisme phraséologique, les socialistes de diverses tendances ont investi dans cette concurrence tout un jeu de nuances idéologiques.

«Camarade» - «camarade de travail, camarade de chaîne, camarade de combat», - par son étymologie et par les phrasèmes où il intervient toujours permet mieux de cibler le groupe spécifique des *membres du parti* qui, comme tels, sont plus congrûment des «camarades» de lutte que les égalitaires «citoyens» d'une future «République sociale».

Dans l'affichage électoral, «camarade» peut vouloir dire qu'on s'adresse à ceux-là seuls des électeurs qui se reconnaissent

dans la S.F.I.O. et dans la C.G.T.; «citoyen» signifiant alors qu'on s'ouvre à tous les électeurs de gauche républicaine. À Brest en 1907, H. Masson adresse son affiche, «Aux *Socialistes* du 1er Canton», il débute par «Camarades» et conclut: «Vive la Sociale!» J.A. Cloarec qui, lui, fait appel «Aux *Républicains* du 3^e Canton», commence avec «Citoyens» et termine par:

Allons, citoyens, pas de défaillance!
Tous aux urnes, dimanche prochain
Vive le 3^e canton de Brest.
Vive la République sociale!
J.A. CLOAREC.⁵²

Du reste, à «camarades» peut s'adjoindre un adjectif qui explicite le groupe désigné: «Camarades syndiqués», «Camarades socialistes»...

Aux camarades socialistes de redoubler d'énergie afin qu'au plus tôt la saine raison fasse bonne justice de toutes les peurs et de tous les mensonges qui retardent si malencontreusement la marche des idées qui nous sont communes.⁵³

On pourrait, à ce point de l'analyse, conclure que la différence, la répartition d'emplois s'expliquent suffisamment par le sens courant des deux mots: *citoyen*, quand le socialiste est interpellé comme ayant des devoirs et des droits civiques, des revendications; *camarade* quand il est, en contexte, identifié surtout comme membre du parti ou du syndicat, comme proche et solidaire. C'est sans doute de cette élémentaire différence qu'il faut partir, mais elle est loin de suffire.

Dans divers contextes, «camarades» s'impose en ceci que «citoyens», loin d'être commutable, serait absurde ou ridicule:

Camarades, chantez!
dans tous les fêtes et concerts les chansons
socialistes (...)
[Publicité dans *Le Socialiste*, 1906]

Dès qu'intervient un complément déterminatif, - ... de tel corps de métier, ... de telle fédération, ... de telle ville, - c'est «camarade» qui s'impose: «les citoyens de *telle ville*»

resémantiserait fatalement l'expression, lui reconfererait son sens générique englobant, il faut donc parler des «camarades» de cette ville, de cette région. De même pour tout déterminatif d'appartenance:

Une œuvre syndicaliste et socialiste

Samedi 30 décembre a été inauguré par un banquet, le café-restaurant coopératif fondé par les camarades des syndicats ouvriers et du Parti socialiste (S.F.I.O.). L'un des militants syndicalistes, conseiller municipal socialiste, le camarade Ressiguié, n'ayant pas voulu accepter le contrat de travail à la journée que lui imposait son patron, M. Marty, ex-conseiller municipal radical-socialiste, se vit donner congé avec quatre autres camarades...⁵⁴

«Camarade» permet ensuite un va-et-vient fréquent entre l'usage figé et la remotivation; dans la mesure où, dans la langue, «camarade» intervient dans un grand nombre de syntagmes figés - «camarade de travail, de régiment, d'école, de voyage» - et fréquemment pathétiques - «camarade de misère, de malheur, d'infortune» (et encore, dans le langage technique des *bagnes*, «camarade de chaîne»), on voit fréquemment cette remotivation s'accomplir:

...c'est un ouvrier agricole qui se présente, un sans-propriété, un de ceux qui, comme les camarades des bagnes industriels, n'ont pour tout capital que leurs bras qu'ils s'en vont vendre chaque matin à l'employeur, propriétaire, gros fermier.⁵⁵

Tout en devenant une simple formule de politesse du monde militant, «camarade» conserve une chaleur, une dénotation de solidarité amicale qui est absente du froid et solennel «citoyen». Très souvent, le texte de propagande parlant de militants «dévoués», «infatigables», va adjoindre un possessif hypochoristique: «mon/notre <bon, excellent, cher> camarade XXX».

On voit fonctionner cette nuance et, paradoxalement si l'on veut, surtout dans des textes polémiques où, redressant les erreurs, les déviations d'un «camarade», on veut faire passer la

pilule, en suggérant que les liens de sympathie «révolutionnaire» ne sont pas en cause. Le guesdiste Sixte Quenin réplique aigrement à l'idéologue cégétiste Griffuelhes. Il ne s'attendait pas à ce que son article lui vaille «de la part *du* camarade Griffuelhes les explications aussi longues que contradictoires qu'il a données». Mais quand, il en vient à l'attaque directe:

Eh! bien, *mon* camarade, permettez-moi de ne pas être d'accord avec vous...⁵⁶

Quand il s'agit de bien marquer la confiance du Parti, a quelqu'un qu'on vient d'élire par exemple, «notre camarade XXX» est également très à propos.

Les éloges nécrologiques (qu'on peut considérer comme un «sous-genre» spécifique de la propagande socialiste) montrent bien comment le respect, la familiarité ancienne, l'émotion conduisent à doser, dans l'éloge de militants «dévoués» et «sans reproche» qui sont donnés en exemple au prolétariat organisé, la répartition des «citoyens», «(notre) camarade», «notre ami».

Notre ami Félix Bouchaud s'est éteint jeudi 6 juin (...) Le citoyen Bouchaud était surtout un des meilleurs militants du Parti socialiste (...) Les travailleurs se trouvent donc terriblement éprouvés par la disparition de ce dévoué camarade. (...) Telle est la carrière brillante de notre ami, fauché en pleine force...⁵⁷

Nous avons dit que les étrangers, les socialistes étrangers sont fréquemment désignés comme «citoyens». Il va de soi que «camarade» est aussi utilisé, - plus proche pour traduire les *Genoss*, *tovaritch*, *kameraad* (holl.)... Les Allemands font de «*genossen*» un usage aussi redondant que les Français font de «citoyens». G. Suarez a rapporté l'exclamation de Briand, au Congrès d'Amsterdam de l'Internationale: «Genossen! Genossen! J'en ai assez de ces genosseries!»⁵⁸

Le Bureau Socialiste International à Bruxelles dont les circulaires et manifestes, peut-être rédigés d'abord en français, sont normalisés en vue d'être traduits, utilise d'ailleurs de façon prépondérante «camarade».

Dans les textes officiels du Parti socialiste SFIO, l'habitude se prend dès 1906 de *redoubler* la formule d'adresse, inscrivant les deux termes concurrents dans l'«ordre d'ancienneté»:

Aux Travailleurs de France

Citoyens, Camarades,

Un gouvernement qui est censé représenter le maximum de républicanisme est en train de démontrer à tous les travailleurs que, dans la République bourgeoise, il n'y a de liberté que pour la bourgeoisie capitaliste [etc.]⁵⁹

Or, dans ce rituel nouveau, il ne s'agit pas de simple redondance; il s'agit, il me semble, de *compromis* entre les deux pôles du Parti «unifié», entre les tendances qui privilégient «citoyen», et celles qui préfèrent, exclusivement ou presque, «camarade». Cette *nuance* de phraséologie est donc sous-tendue par la polarisation, que les «jaurésiens» essayent d'arbitrer mais qui dégénère en conflits internes acerbes, entre les «parlementaires», - ce qui subsiste de «broussistes», les «allemanistes», les disciples de Jaurès, les «guesdistes» *et*, d'autre part, alimentés par les publications doctrinaires de la C.G.T., les «syndicalistes révolutionnaires» (que Guesde et les siens dénoncent comme une «déviation», l'«anarcho-syndicalisme», - caractérisation que ceux-ci refusent) et les «hervéistes», antimilitaristes et ultrarévolutionnaires de *La guerre sociale*. Ils ont en commun de concevoir l'avènement du socialisme à travers le «mythe» de la grève générale.

◆ «Camarade» dans le syndicalisme

Une fois encore, à l'origine, la distinction peut se ramener à une différence banale et logique: en tant qu'on milite dans un parti, on se conçoit d'abord comme «citoyen»; en tant qu'un syndicat regroupe, pour la défense d'intérêts économiques, des salariés, des «camarades de travail», on s'adresse à des «camarades».

Dès les débuts de la Deuxième Internationale, la propagande des syndicats qui, parfois, utilise «citoyens», s'adresse très généralement à des «camarades»:

Camarades,

Pour atteindre notre but il est nécessaire que nous

unissions nos efforts (...)

Camarades,
Nous vous invitons instamment à la réunion (...)⁶⁰

Dans la C.G.T. dont la devise, aux implications antiparlementaires (c.à.d. hostile à la voie parlementaire et au socialisme dirigé par des «bourgeois») est celle de la Première Internationale, «L'Émancipation des travailleurs sera l'œuvre des [ou: ne se fera que par les] travailleurs eux-mêmes», on ne s'adresse qu'à des «camarades» exploités, non à des «citoyens» membres, dans l'indistinction des origines de classes, d'un parti politique.

Au nom de l'humanité, camarades du bâtiment,
tous debout et mort aux poisons professionnels!⁶¹

Camarades,
Le sang des prolétaires coule au Maroc...⁶²

Explétif, le vocatif «camarade» vient toujours renforcer les cris de solidarité:

Haut les cœurs! camarades, et vive l'union de tous
les travailleurs!⁶³

«Camarade» s'adresse enfin non seulement aux syndiqués mais à tous les exploités:

AUX NON-SYNDIQUÉS:
Camarade!... Qu'attends-tu?⁶⁴

Le parallèle peut se poursuivre avec les différents usages relevés pour «citoyens». «Camarade» est aussi un appellatif. Le secrétaire de la C.G.T. est désigné comme «le camarade V. Griffuelhes». Dans *La Voix du Peuple*, dirigée par E. Pouget, «camarade» est de règle.

Le camarade Braud a rendu compte de sa délégation au Congrès d'Amiens. Un ordre du jour flétrissant l'arbitraire départemental dont le camarade a été victime a été adopté à l'unanimité des 150 membres présents.⁶⁵

On sent cependant que le rituel «camarade» peut être, à tout moment, implicitement remotivé, lorsque la «justice de classe» s'en prend par exemple à un «camarade» pour ses activités «révolutionnaires»:

L'instruction judiciaire contre les camarades
Bousquet et Lévy est terminée...⁶⁶

Enfin, «un camarade», «les camarades» se réfèrent catégoriellement à un ou des co-syndiqués qui militent ou non, également, dans le Parti. Dans la correspondance syndicale, la formule d'adresse est «Cher(s) Camarade(s)», les lettres circulaires comportant rarement une clause autre qu'un ou des cris de ralliement.

Aux camarades du Parti ouvrier brestois
Chers camarades, (...)
Vive le grand Parti socialiste!
Pour les Enfants du Peuple,
A. Bogaerts⁶⁷

Les formules avec apposition, - «camarades syndiqués», «camarades délégués», «camarade secrétaire», ou encore «camarades mineurs» et «camarades grévistes», - sont tout à fait courantes. On relève ici que la *remotivation* de la formule par un déterminatif - «camarades d'atelier», mais aussi «camarades de misère» - ou par le possessif - «mes camarades», «notre camarade», «prolétaires, mes camarades» - est en tout temps à portée de plume et conserve à «camarade» une valeur pathétique que «citoyen» ne peut comporter.

Camarades, (...) Allez-vous rester les éternels
dupés, consentirez-vous à faire le jeu des patrons,
des politiciens et des commerçants en vous faisant
crever?
Camarades, en garde!!⁶⁸

«Camarade» appartient à l'*isotopie* de la solidarité ouvrière. Il s'inscrit, bien mieux que «citoyen» qui ne semble dénoter qu'une relation d'égalité juridique, dans les innombrables appels à l'unité d'action, à la mobilisation de classe qui cherchent à secouer l'inertie des masses et effacer les divergences d'intérêts individuels.

Allons camarades, au fur et à mesure que le mouvement syndical grandit notre tâche devient plus vaste. Vive l'union et l'action!⁶⁹

«Camarade» entretient et soutient donc les fonctions affectives et identitaires si essentielles au «bonheur» militant.⁷⁰

Le syndicalisme n'a pas seulement refoulé «citoyen» et fait de «camarade» la *marque* d'une fraction doctrinaire opposée au groupe dominant du Parti, cette fraction qui se reconnaissait dans le «syndicalisme révolutionnaire», il a, activement, conféré une nuance *péjorative*, dédaigneuse au traditionnel «citoyen». On notera d'abord que la presse syndicaliste semble parler généralement des femmes socialistes non comme «camarades» mais comme «citoyennes».

Le Lock-Out de Fougères

[...]Les camarades Aulagnier, secrétaire de l'Union des Syndicats et la camarade Autourville, ainsi que les citoyennes Jusselin et Gauthier, s'étaient rendus à Fougères pour accompagner ces enfants au cours de l'exode...⁷¹

Il est vrai que les femmes dont on parle, dans ce syndicalisme masculin de recrutement et d'esprit, ne sont peut-être pas des syndiquées. Il faut noter aussi que l'épicène «camarades» ne permet pas de marquer le féminin; dès lors, quand on veut mettre en valeur la présence des deux sexes dans une réunion, on se trouve contraint de revenir à la formule: «les citoyens et citoyennes...»

D'autre part, l'opposition entre «camarade» et «citoyen» va permettre de distinguer d'un mot entre les personnalités dont l'activité est principalement syndicale et celles qui sont essentiellement identifiées au Parti.

Camarades, (...)

Vous viendrez tous entendre le Docteur PIERROT (...). De plus, les citoyens Coutant, Dejeante, Jaurès, Weber et Wilm prêteront leur concours.⁷²

Du même coup, au cours de la lutte sourde qui oppose les

syndicalistes et particulièrement les partisans des tactiques, - boycottage, sabotage, grève, grève générale, - du «syndicalisme révolutionnaire» aux tacticiens parlementaires, aux «bourgeois» du Parti, «camarade» devient la marque de l'authenticité révolutionnaire et «citoyen» se met à comporter une certaine distance suspicieuse. L'exemple qui suit me paraît probant à cet égard:

...Ce même Congrès du 3 mars, sur la proposition d'un camarade de Sallaumines, a décidé de faire appel aux citoyens Roblin, député de la Nièvre, et Bouvroi, député de Montceau, pour venir engager les camarades du Midi et du Centre à adhérer au Vieux Syndicat.

Je ne sais si les citoyens Roblin et Bouvroi accepteront de venir faire cette besogne. Ils pourraient bien penser que les camarades qui habitent et travaillent ici sont mieux que quiconque pour savoir quel est le véritable syndicat...[etc.]

Si les citoyens Roblin et Bouvroi venaient par hasard faire cette mauvaise besogne dans la région, je connais bon nombre de camarades socialistes de la Nièvre et de la Saône-et-Loire qui sauraient raconter à leurs anciens députés ce qu'ils ont vu et appris dans le Pas-de-Calais.⁷³

La Voix du Peuple, s'adressant aux guesdistes en des polémiques de plus en plus hargneuses de part et d'autre, ne peut consentir à faire d'eux des «camarades». «Citoyens» ne s'inscrit plus alors que dans des contextes fort peu chaleureux où la nécessité de maintenir une apparence de bonne entente ne dissimule guère la haine entre les fractions du Parti.⁷⁴ Il en va de même à l'égard d'Allemane, l'ancien leader du P.O.S.R., ouvrieriste et syndicaliste, mais soupçonné d'assagissement et, - dans le contexte qui suit, - de collusion avec le syndicat modéré des «baslycots».

Le citoyen Allemane, dans un article de *L'Humanité* (etc...)

Voilà, citoyen Allemane, dans quelles circonstances Clemenceau opéra sa visite au Jeune-syndicat du Pas-de-Calais. Vos déductions

sont donc inexactes; je veux bien croire que c'est involontairement.

P. Monatte⁷⁵

Par conséquent, car les polémiques se multiplient et viennent diviser le syndicalisme même, écrire «citoyen» revient à *refuser* à celui à qui on se réfère le fraternel «camarade». Cela permet d'en dire long et de marquer des positions sans s'expliquer plus avant:

Pour les élections municipales, loin de soutenir Tournant, le *citoyen* Guibert doit s'en rappeler, nous avons lutté ensemble avec les *camarades* Hut et Bécu. Mais je suis plutôt porté à croire que Guibert a la mémoire courte, surtout quand il s'agit d'établir la sincérité et la probité d'un ancien *camarade* de lutte resté «pur».⁷⁶

Quand un groupe syndical entre en conflit avec l'appareil de la C.G.T., il se met aussi à donner du «citoyens» aux pontifes anarcho-syndicalistes. Celui que *la Voix du Peuple* dénomme le «camarade Yvetot» dans le titre, devient, dans une motion de protestation contre lui du syndicat des typographes de Quimper, «le citoyen Yvetot, secrétaire de la C.G.T.»⁷⁷

Le Parti ouvrier (allemaniste) de son côté, qui déteste Gustave Hervé, son agitation antimilitariste et antipatriote et les provocations de *La Guerre sociale* ne consent jamais qu'à l'appeler «le citoyen Hervé».⁷⁸ Au bout du compte, dans l'amertume des engueulades, une répartition politique s'esquisse, - sans se réaliser jamais d'une façon automatique, - «citoyen» appartient à la «droite», aux socialistes parlementaires et les désigne; «camarade» est d'orthodoxie grève-généraliste; et «compagnon» (qu'on analysera plus loin) reste marqué comme anarchiste.

Le *citoyen* Octave, dit Bugette, déclara sans rire que le *citoyen* Raoul Briquet est le seul candidat de la classe ouvrière. Un assistant demanda à quelle fosse turbinait le *compagnon* Raoul, mais on le passa à la porte sous prétexte qu'il faisait le jeu de la réaction (...)⁷⁹

◆ **Autres dénominations: «amis», «frères», «travailleurs»...**

J'ai retenu «citoyen», «camarade» et «compagnon» dans la mesure où le socialisme a fait de ces mots des formules appellatives figées. Il est cependant d'autres termes pour s'autodésigner, pour désigner les *siens*, les camarades de lutte et camarades de misère. Ces autres termes, nous en parlerons rapidement car, - quoique fortement phraséologiques, - ils n'entrent pas dans l'interaction verbale (on ne s'interpelle pas comme «frère» ou comme «travailleur»). Ils sont aussi nombreux et relèvent d'une rhétorique figurale, de ces marques emphatiques et pathétiques qui conduisent à s'adresser aux «serfs», aux «parias», aux «damnés» de l'Enfer capitaliste.

Je me limiterai donc à relever quelques désignations récurrentes qui figurent en vocatif et appellatif. La moins emphatique est celle d'«ami». Elle ne mérite d'être mentionnée que parce que tout le champ sémantique de l'affection réciproque, - camarades, compagnons, amis, frères,... - est convoqué pour donner de la chaleur aux énoncés hortatifs («Debout, amis, et en avant pour la Sociale!») et parce qu'«amis» se trouve aussi codé dans la phraséologie socialiste pour désigner un membre des organisations ouvrières et *particulièrement* un de ses élus, de ses tribuns et personnages officiels dont les fonctions d'appareil sont mythifiées par l'appellatif «notre ami XXX»:

Le remarquable discours que notre ami Sembat a prononcé devant la chambre...⁸⁰

Cette manifestation, vraiment grandiose, se termina à la Bourse du Travail où notre ami Durré (...) adressa un solide encouragement à tous les camarades...⁸¹

Le socialisme laisse aux anarchistes l'emploi absolu de «compagnon» (voir plus loin) et les désigne même ironiquement par ce vocable, mais «compagnon» entre en composition comme synonyme de «camarade *plus déterminatif*»: «compagnon de lutte, d'esclavage, de chaîne, de misère».

«Frère», nom que se donnent entre eux les membres de la franc-maçonnerie et d'autres sociétés secrètes, n'a pas cet usage dans le socialisme. Il peut arriver que «frères!» soit un vocatif; il

me semble que, plus fréquemment, il sert à désigner, en contexte, des gens dont on parle (et non le groupe allocutaire), victimes particulièrement affligées du capitalisme.

Il y aura un an le 10 mars que 1200 de nos frères trouvèrent leur tombeau dans les puits de Méricourt, Sallaumines et Billy-Montigny. Il y a un an, camarades...⁸²

On peut signaler aussi, le recours fréquent à ce mot dans un esprit internationaliste, pour exalter la solidarité entre les prolétaires de tous les pays: «...nos frères d'Allemagne...»

Socialistes de France, ouvriers de l'usine et des champs, les travailleurs allemands sont davantage vos frères que les bourgeois qui vous gouvernent et vous oppriment!

Ce sont vos frères aussi qui luttent en ce moment pour la liberté contre le tzarisme militaire (...). Vos ennemis, les vrais, les seuls, ce sont ceux qui vous commandent et qui profitent de votre travail, cette monstrueuse oligarchie de l'argent dont les privilégiés se sont donnés, comme autrefois les nobles, la peine de naître...⁸³

Je renonce donc à relever ici tout le vocabulaire d'autodésignation,⁸⁴ lequel figure surtout dans la suscription des manifestes et circulaires: «Aux Travailleurs *plus déterminatifs*», «Aux Prolétaires...», «Aux Socialistes...» Ou encore les vocatifs pathétiques que j'ai signalés plus haut: «Serfs!», «Parias!».

Quand à vous, parias, unissez-vous tous; serrez-vous de près afin de rompre la chaîne qui vous étreint et fait de vous les pires esclaves du sous-sol. Camarades, de l'énergie!⁸⁵

◆ «Citoyennes»...

Chez les sans-culotte, l'allocutaire «citoyenne» était de rigueur pour parler aux femmes, quoique la Révolution refusât aux femmes tout accès au droit de cité. Les socialistes dont le

féminisme économique s'exprime surtout dans la formule «À travail égal, salaire égal», et qui voient avec peu de sympathie le militantisme des suffragettes «bourgeoises», accueillent aussi avec beaucoup de réticences les revendications «particulières» des féministes socialistes. Ils utilisent «citoyenne», particulièrement dans la formule d'adresse des meetings où «citoyennes, citoyens» - selon l'ordre de la galanterie - se substitue au *bourgeois* «Mesdames, Messieurs».

Citoyennes et Citoyens,
 Au nom de la Fédération syndicale des mineurs
 du Pas-de-Calais et comme délégué mineur de la
 Fosse n° 3 de Courrière, je viens adresser un
 hommage à nos frères, victimes du régime
 capitaliste.⁸⁶

Chez les syndicalistes, fraction qui entretient des mythes «virils», naïvement discriminatoires, «citoyenne» subit le même sort que «citoyen»: il désigne, en marquant bien ses distances, des bourgeois socialisantes dont les revendications sont accueillies avec suspicion ou défaveur par les «révolutionnaires».

Ladite circulaire émane d'une citoyenne [Mme Marguerite Durand] n'ayant aucune qualité pour se réclamer des ouvrières syndiquées, parce que cette citoyenne n'appartient à aucun Syndicat ouvrier.⁸⁷

J'ai dit que «camarade» au féminin est assez rare dans la phraséologie syndicaliste, en ceci d'abord qu'il est fort rarement question de syndicats exclusivement féminins, mais aussi parce que l'emploi du mot pose un problème morphologique; d'où la nécessité (qui se présente également dans le langage «bourgeois» de l'époque: «les auteurs femmes», «les professeurs femmes») du recours à l'apposition:

Ce sont les camarades-femmes, victimes de la grève qui ont été les premières coopératrices...⁸⁸

Je ne trouve qu'un texte où un groupe féministe de la C.G.T. s'adresse par la formule «camarades» à des femmes:

Comité d'action féministe syndicaliste

(...) Nous vous adressons, camarades, nos salutations fraternelles. (...)
Toutes communications doivent être adressées à la camarade Maximilienne Biais (...)⁸⁹

Il est à propos de suggérer une généralisation ici: le mouvement socialiste et syndical a eu beaucoup de difficulté à s'adresser aux femmes, - et ce n'était pas qu'une question de langage.

Souvent du reste le vocatif d'adresse sera simplement: «Femmes!», comme si cette désignation générique - et aussi «Mères!» dans les adresses pacifistes, antimilitaristes - suffisait à circonscrire une identité sociale:

Femmes, syndiquez-vous!⁹⁰

Mais il faudrait montrer comment la Femme, être pacifique, être d'émotion et de générosité, «compagne de l'homme», à qui il faut parler parce qu'elle peut servir d'adjuvant à la propagande et d'appui à l'action, est perçue dans une sorte de brume poétique et selon des stéréotypes lyriques mais sommaires comme un être sans autonomie.

Appel

Ouvrières et femmes prolétaires, dites à vos fils, à vos frères, à vos maris, à vos amants, que dans les pays de suffrage universel comme la France (universel moins les femmes!), il est en leur pouvoir, par un simple bulletin jeté dans une urne, de constituer la propriété nouvelle, de détruire la société pourrie, et que dans les autres pays où le cynisme des accapareurs leurs dénie même le droit de vote, ils sont dix fois plus nombreux qu'il ne faut pour faire la Révolution!⁹¹

La misogynie spécifique du militant, du meneur, à l'égard des femmes, pusillanimes, briseuses de grèves, voleuses d'énergie de leur conjoint révolutionnaire correspond certainement à un conflit spécifique récurrent dans le socialisme. Elle s'exprime dans de multiples appels, supplicateurs et dédaigneux, vers des êtres faibles qui entravent la Lutte:

À la Femme du Travailleur

Nous disons à la femme du travailleur: N'empêche pas ton mari, au nom de vaines terreurs, de venir avec nous, si sa conscience l'y pousse.

Recommande-lui la prudence, mais ne l'induis pas en bassesse. Elles sont innombrables les femmes peureuses comme toi qui dans tous les temps, ont retardé la marche des idées plus grandes et plus bienfaisantes.

Sois sans peur: ce n'est pas parmi nous que sont les amis paresseux qui le pourraient détourner; ce n'est pas nous, pauvre femme, qui voudrions l'arracher à ton cœur...⁹²

◆ Le tutoiement

Cette question du tutoiement n'est guère séparable de celle des termes d'allocution. J'y ai déjà fait référence. La concurrence de «citoyen» et de «camarade» est, - tendanciellement, - une concurrence entre un vouvoiement civique et solennel et le tutoiement de la solidarité dans la lutte. Je dis «tendanciellement» dans la mesure où la corrélation n'est pas absolue et les exemples d'allocution à un destinataire réel au singulier n'abondent d'ailleurs pas. Les seuls exemples fréquents sont ceux en effet du *tutoiement de solennité* adressé à des singuliers allégoriques ou génériques, - le Peuple, l'Ouvrier, le Prolétaire, - dans des *sermocinations* dont l'apprêt rhétorique ne permet pas de conclure quant aux pratiques de langage courantes.

Peuple, réveille-toi! Esclaves, levez la tête, secouez le joug, rompez vos chaînes!⁹³

Dans les tirades hortatives, la propagande socialiste s'adresse aux «citoyens» au pluriel, mais assez fréquemment au «camarade» au singulier, et alors, elle le tutoie:

Camarade!... Qu'attends-tu?...

Camarade, la vie a-t-elle donc, pour toi, des facilités, des faveurs inconnues des autres que tu restes indifférent aux moyens de la rendre meilleure?

[*Suit une description de la vie misérable de l'ouvrier.*]
 Il te sourit donc, camarade, de vivre cette vie?..
 [*Pour remédier à tous ses maux, il existe le syndicat.*]
 Là, sont groupés des camarades qui t'ont devancé
 dans la compréhension de leur intérêt, et de leurs
 devoirs, ils attendent que d'autres viennent
 augmenter le nombre et la force pour agir de
 façon efficace..
 Camarade, non-syndiqué, qu'attends-tu pour te
 joindre à eux?..
 La lutte te fait-elle peur?
 Qu'as-tu donc à y perdre dans cette lutte sociale
 sinon tes chaînes?
 Allons, qu'attends-tu?⁹⁴

Ce n'est que dans la presse anarchiste, surtout celle rédigée en argot (du style du *Père Peinard* et de plusieurs autres titres) que le tutoiement est calqué sur l'oral entre «prolos», entre «bons zigues». C'est que la propagande anarchiste se développe, intentionnellement, comme l'antithèse de la propagande socialiste «autoritaire», oratoire et à prétention de langue soutenue. Le Père Peinard et ses pareils parlent sans taf au populo.

Le tutoiement anar, qui peut être bon-enfant, est au reste très souvent un tutoiement *de mépris*, - celui de la minorité consciente face au «troupeau» inconscient.

As-tu compris, brave ouvrier votard? Il y a 2000 ans et plus qu'on te la fait au vote. Il faut que tu sois cruche comme une urne pour persister dans ta bêtise.⁹⁵

Pauvre Populo, tu ne vois pas où on te mène chaque jour; les grèves, dit-on, servent à améliorer ton sort. Mais voyons, soyons enfin une fois logique...⁹⁶

◆ «Monsieur»

Le socialisme qui a rejeté les bons usages bourgeois, retrouve *Monsieur* lorsque, seulement, il convient de manifester du mépris à des ennemis de classe et à des social-traîtres.

À une première étape dans le marquage du mépris et de l'exclusion, on se bornera à placer *citoyen*, *camarade* entre guillemets et à en corrompre l'orthographe pour en signaler l'inanité sonore (le socialisme avoue peut-être par là son propre malaise à l'égard de cet encombrant rituel). Ceux qu'on dénonce deviennent «le «camarade» Vibert»,⁹⁷ «les «comarates» Basly et Lamendin», du Vieux Syndicat des mineurs, «candidats des Compagnies houillères et des ouvriers inconscients»,⁹⁸ «le «camarade» Millerand, l'assassin de Chalon-sur-Saône et de la Martinique»,⁹⁹ «le «citoyen» Viviani», devenu ministre¹⁰⁰ ou «l'ex-socialiste révolutionnaire, [le] *citoyyyen* Bouvry...»¹⁰¹

Le mouvement ouvrier ne cesse de découvrir dans ses rangs des traîtres, des transfuges, des «socialistes-Lucullus» et d'en faire le procès. Le premier geste symbolique consiste à les dégrader des qualificatifs de «citoyen» ou «camarade» qu'on leur a trop longtemps accordés et qu'ils déshonorent.

La prochaine étape dans la rupture va consister à dire au renégat: *Monsieur*. On s'adresse d'ailleurs souvent aux capitalistes par un «Messieurs» qui est calqué sur le monologue de *Ruy Blas*, «Bon appétit, Messieurs...», «Messieurs les capitalistes...», «Messieurs les parasites...», «Messieurs les dirigeants...» s'adressent aux bourgeois dans des sermocinations où on leur dit alternativement: «riez bien tant qu'il en est encore temps» et «tremblez!».

Ah! Messieurs les dirigeants, nos maîtres pour le moment, qui avez cru le Parti ouvrier tué sous les coups, (...) quelle erreur a été la vôtre!¹⁰²

En affrontant le bourgeois, on lui dit aussi, tout crûment, «bourgeois»:

Tiens! bourgeois, si tu veux des prostituées, sache que nos filles ne sont pas faites pour servir à tes lubricités.¹⁰³

Mais dans le mouvement socialiste quand on se met à appeler un ci-devant camarade, «Monsieur» c'est vraiment que les ponts sont rompus. On a vu plus haut Paul Lafargue répliquer à «Monsieur Briand» qui s'était permis de le qualifier de «citoyen». C'est, non abrégé, mais en toutes lettres, pour mieux faire sentir l'opprobre,

que *la Voix du Peuple* dénonce «Monsieur Viviani», autre «renégat» notoire.¹⁰⁴ Les ennemis du dogme guesdiste ne cesseront de polémiquer contre «M. Jules Guesde, l'élève du bismarckien Karl Marx»,¹⁰⁵ «M. Jules Guesde, l'homme au cerveau immobilisé et inaccessible aux idées nouvelles».¹⁰⁶

Comme l'indiquait l'éditorialiste possibiliste de 1889 que j'ai analysé plus haut et qui justifiait l'emploi socialiste de «citoyen», le socialisme désigne les bourgeois les plus haïs, non par «Monsieur» mais par la forme juridique, qui sent la chicane: «Le Sieur XXX». Patrons, curés et rentiers sont des «sieurs». La marque suffit à montrer de quel côté on se place, de quel camp on relève.

Audition du camarade Pommier, du Syndicat des Ferblantiers de la Seine: ce camarade explique de (sic) la façon dont le Sieur Perret, de Carpentras, a abusé de sa confiance.¹⁰⁷

L'un des renégats à la classe ouvrière le plus haï au début du siècle est le chef des Jaunes, des syndicats jaunes, «le Sieur Biétry».

◆ Les Anarchistes

Les anarchistes ne rejettent pas seulement les doctrines des socialistes «autoritaires»; ils détestent tout d'un tenant leurs phraséologies, leur rhétorique. «Nous qui méprisons le droit de cité», déclare Tennevin au procès des anarchistes du Rhône en 1889,¹⁰⁸ nous refusons aussi cette comédie du titre de «citoyen». Aux anarchistes qui se sont d'abord désignés entre eux comme «compagnons» et puis ont plutôt choisi «camarades», en indivision avec les syndicalistes révolutionnaires (et beaucoup d'anars sont entrés dans les syndicats prêcher la grève générale et l'anarchie), «Citoyen» déplaît souverainement. *Le Libertaire* en 1907 se prononce longuement sur cette question. Le début de ce texte, si net, mérite une longue citation.

Citoyens ou Camarades

Pourquoi le titre de citoyen, si beau, si antique, si généralement estimé dans un pays libre, est-il en défaveur chez les anarchistes? Ils ne daignent pas en faire précéder leurs noms et se contentent de

l'appellation familière et amicale de «camarade». Cette remarque que j'ai entendue souvent m'a paru digne d'intérêt.

Certes, le mot «citoyen» est beau, sonore, plein de souvenirs antiques, évocateurs d'héroïques légendes grecques et romaines et aussi de la révolution de 93.

Il a pour lui le prestige de la poésie et de l'Histoire; c'en est assez pour que chacun le mette devant son nom comme une amulette civique.

L'immense majorité a vu dans ce titre un brevet de républicanisme.

Seuls, les anarchistes l'ont repoussé, alors qu'il était accepté avec enthousiasme dans les partis politiques.

C'est qu'ils ont vu en lui des traces mal dissimulées d'abjection et de servitude.

Citoyen dérive de cité. Le vrai citoyen considère son pays, sa cité comme une mère à laquelle il doit se sacrifier. Il est patriote.

Le vrai citoyen est intéressé à maintenir l'ordre existant établi par les lois.

Sans État point de citoyen. Le vrai citoyen est un fonctionnaire idéal. Ici l'homme ne compte pas, il est nécessairement broyé et pulvérisé dans le formidable organisme social...¹⁰⁹

Les anarchistes sont des proscrits, des révoltés, et «citoyen révolté», cela sonne tout de même bizarre! Voici pourquoi conclut le chroniqueur, ils préfèrent «camarade» qui évoque «une touchante familiarité [de] tous les déshérités de la fortune». Si parfois, contraints de s'adresser à l'opinion de gauche en général, ils consentent à désigner un des leurs comme «citoyen», ils ne le font qu'avec répugnance.¹¹⁰ Mais ils disent toujours «le citoyen Guesde», «le citoyen Jaurès», parce que, dans leurs écrits, ce qualificatif n'est connoté que de mépris goguenard pour les «révolutionnaires» cossus et démagogues.¹¹¹ Et pour souligner l'ironie, ils orthographient parfois «le citoillien» ou déforment le mot de toute autre façon.¹¹²

Dans les années 1870 et 1880, les anarchistes se désignent par l'appellatif «le compagnon Untel», - peut-être emprunté au

compagnonnage, - dans lequel on perçoit encore le sens étymologique, celui qui partage le même pain, et qui demeure chargé du sens ouvrier, désignat l'artisan qui a fini son apprentissage. Mais «compagnon» a été, dans ces milieux dès l'abord en concurrence avec «camarade» dans la mesure où on peut difficilement l'usiter au vocatif:

* Bonjour compagnon!

* Oui, compagnon, je t'assure que...

Compagnons se rencontre soit au pluriel («les compagnons [de telle ville]»), soit suivi du patronyme:

Le compagnon Ramondou, auteur de l'article où j'étais désigné comme franc-maçon (...) m'a apporté, comme preuve de sa bonne foi, la lettre du secrétaire de la Loge Osiris où je suis bien nommé.¹¹³

Si «compagnon» est donc senti comme spécifiquement anarchiste au point qu'un militant, pour dire qu'il ne veut pas choisir entre les anarchistes et les «autoritaires», peut écrire: «citoyen, compagnon, peu m'importe»,¹¹⁴ il n'est pas d'un emploi très souple. Dans la correspondance libertaire, il est attesté en formule d'adresse:

Compagnon Grave,
Tu te plains de ne pas pouvoir couvrir les frais du
journal (...)
À toi et à la Cause. [Signature]¹¹⁵

Notons que dans l'anarchie, on se *tutoie* dans l'oral et dans l'écrit, et de façon à peu près universelle.

Quand à «compagne» qui, dans l'union libre, désigne la femme du compagnon, le mot ne me paraît pas attesté comme allocutif ou appellatif.

«Compagnon», sans disparaître, est tombé à la fin du siècle un peu en défaveur. «Camarade» mais aussi «copain» («les copains», le copain Untel») ont pris la place dominante. Il y a une raison interne à l'esprit anar: «compagnon» était trop cérémonieux

encore, pas assez familier et sans façon. «Copain» fait mieux l'affaire dans des groupes qui ne veulent instituer aucune forme convenue de sociabilité. Il y a à ceci une raison externe également. Si les anars se gaussent de «citoyen», dans les mêmes temps les socialistes se sont emparés de «compagnon» pour désigner, péjorativement et ironiquement, les militants de l'anarchie. Dans la presse socialiste proprement dite, on ne dit pas expressément qu'Untel défend des thèses, appartient à un groupe anarchistes, ou le signale comme le «compagnon Untel». Le «renégat» Briand, venu de la tendance grève-généraliste pour passer dans un gouvernement bourgeois est souvent désigné comme «l'ex-compagnon».

Carmontreuil - Le compagnon Dhooghe avait organisé (...) une réunion, avec le sujet: *L'anarchie et le Socialisme*.

Les citoyens Rousseau et Matton ont opposé à l'exposé anarchiste la conception socialiste et révolutionnaire.

Cette réunion a convaincu les camarades ouvriers que seul le Parti socialiste leur offrait un idéal et une conception suffisants à leur affranchissement intégral.¹¹⁶

«Compagnon» est même passé vers 1890 dans le vocabulaire des journalistes et écrivains bourgeois. Témoin un passage d'Anatole France:

J'ai reçu la semaine dernière la visite d'un compagnon anarchiste qui m'honore de son amitié...¹¹⁷

À mon sentiment, le terme de «compagnon» a été un peu dévalué dans l'anarchie par l'usage ironique qu'en faisaient ses adversaires. Ceux-ci leur permettaient d'ailleurs de deviner le sort que leur réserverait un État où les collectivistes, les «autoritaires» seraient les maîtres:

L'État socialiste devra également se débarrasser des compagnons anarchistes comme agents *inconscients* de la réaction capitaliste.¹¹⁸

Ainsi, les milieux libertaires se mettent plutôt à s'adresser à

un/des «camarades» et parler des leurs comme de «*notre* camarade Untel» (plus souvent que «*le* camarade», encore trop cérémonieux):

Appel à la solidarité - Il ne suffisait pas aux chats-fourrés d'avoir privé votre camarade Moreau, qui mène à Nantes la bonne besogne anarchiste, de sa liberté pendant de longues semaines pour satisfaire la vengeance bourgeoise. Depuis quatre mois que notre compagnon est en liberté tous les chantiers se ferment devant lui. (...) Pour empêcher cela un groupe de camarades s'occupent à Nantes de trouver quelques fonds pour acheter à Moreau [etc.] À tous ceux qui veulent aider un brave camarade, nous lançons cet appel. Adressez les fonds chez le camarade Marsac...¹¹⁹

De même dans les clauses de lettres:

...Recevez, camarades, mon fraternel salut de révolutionnaire et d'insoumis.¹²⁰

Cependant dans les circonstances ordinaires, les anarchistes, soucieux de parler sans cérémonie, disent «les copains», «le copain Untel», «notre ami»... C'est en ces termes que l'un d'entre eux rêve à la fondation de «milieux libres» qui séduit tant de libertaires vers 1905.

Milieux libres!

Communisme expérimental!

Chouette! plus de patrons, ni d'autorité, ni de sergots. Liberté! Travailler en douce, en peinarde, apporter librement son effort. Quelle perspective! Quelques privations à endurer sans doute, des moments durs à passer, mais en somme une vie paradisiaque à côté de l'imbécile existence contemporaine.

Loin des usines et des contremaîtres, des putains et des femmes honnêtes, des poivrots et des électeurs, pouvoir se développer et s'épanouir!

Vivre anarchiquement avec des copains, des camarades et cela de suite sans attendre la

chimérique société future. Chouette! Chouette!
Chouette!¹²¹

◆ Du temps du Front populaire

Avant de conclure, je voudrais esquisser la façon dont la situation me semble avoir évolué après la Guerre mondiale et après la rupture de Tours.

Dans la presse *socialiste* vers 1935-36, aucune marque constante ne paraît s'imposer ni aucune phraséologie d'allocation notable ne se rencontre. Pour désigner les leaders du parti S.F.I.O., *Le Populaire* emploie volontiers *notre ami*: «notre ami Blum», «nos amis Salengro, Lebas, Leo Lagrange...» On trouve parfois, mais sans caractère mécanique ni très fréquent, «notre camarade XXX». Les manifestes «Aux travailleurs de France!», ne comportent généralement ni vocatif ni appellatif.¹²² Dans les circonstances solennelles d'adresse au peuple des meetings, les orateurs socialistes retrouvent l'ancien appellatif «Citoyens!» et ce terme, abandonné par les communistes et sans doute considéré par eux comme peu révolutionnaire, peut provoquer des incidents dans les meetings d'union de 1935:

Comme [Blum] emploie le mot de "citoyen" et qu'on lui crie de la salle "camarade!" l'orateur, faisant appel au témoignage de Marcel Cachin, fait une digression sur l'emploi du "beau mot de citoyen" par le vieux révolutionnaire Vaillant [que l'on commémore ce jour-là].¹²³

La presse *communiste* non plus n'atteste pas du maintien strict de la tradition d'avant-guerre. «Camarades! (vocatif)» est absent, sauf dans de rares passages transcrits de discours de meetings et le «camarade XXX» peu usité (on écrit XXX tout court, nom et prénom). Mais un membre influent du P.C.F. est identifié, lorsque cela paraît nécessaire, comme «notre camarade Y» ou encore «notre ami Y». Les élus, les membres du bureau politique et surtout le secrétaire général Thorez sont presque toujours désignés comme «notre camarade...», possessif affectueux régulièrement corrigé par l'énoncé mécanique des titres officiels du dénommé:

C'est notre camarade André Marty, le seul élu

communiste de Paris, qui entre en tête...¹²⁴

C'est notre camarade Maurice Thorez, secrétaire du Parti communiste, député d'Ivry, qui...¹²⁵

Dans les mots d'ordre et slogans du P.C.F., les vocatifs sont rares; ils n'ont en tout cas pas l'automatisme redondant d'avant 1914. On n'écrit plus guère «les camarades», comme collectif, mais plutôt «les communistes» ou «le Parti». On peut cependant rencontrer des vocatifs de harangue dans quelques manifestes du Bureau politique.

Le plébiscite de la Sarre s'est déroulé sous la contrainte de baïonnettes (...)
CAMARADES!
Contrairement aux déclarations de Hitler et de Flandrin, le plébiscite sarrois ne consolide pas la paix...¹²⁶

En 1935, les socialistes, les ex-social-traîtres, se voient restituer le qualificatif de camarades: «les camarades du Parti socialiste», écrit alors Thorez.¹²⁷ On voit se développer aussi ce langage mécaniquement chaleureux avec ses épithètes adulatrices qui est déjà celui du communisme stalinien, langage dans lequel on ne peut écrire «Marcel Cachin» ni «le camarade Cachin», mais souvent tout au long et répétitivement: «notre cher camarade Cachin, directeur de *l'Humanité*», «notre **vénéré** camarade Cachin»¹²⁸ et, bien entendu, «le bien-aimé camarade Staline». Toutefois ce rituel n'est pas invinciblement imposé. On trouve en toute austérité, «Liebknecht», «Lénine» -- pour les grands morts -- et même «Staline» tout court.

Staline est à cette heure le remplaçant de Lénine comme pilote de la Révolution prolétarienne mondiale.¹²⁹

Il semble que, dans le cas du secrétaire général du P.C.U.S. et «continuateur génial de Lénine», le «notre camarade» fût-il corrigé par des termes rituels de respect et d'admiration, apparaisse trop familier. Dans la plupart des contextes, «Staline» trône au-dessus de l'univers communiste sans appellatif ni possessif.



Ce que je voulais faire, dans cette étude, était d'analyser une composante, bien connue mais peu analysée dans le détail, du socialisme comme *contre-société*, mode de vie et mode de sociabilité apportant au militant de constants petits bonheurs de complicité de groupe. Dire «citoyen» ou «camarade», c'était le plus simple de ces signes et le plus réitérables de ces petits bonheurs. Sous l'aspect de la contre-société, le rituel de «citoyen, etc.» permettait de se distinguer des radicaux d'extrême-gauche qui l'emploient de moins en moins à la fin du siècle (hors des périodes d'affichage électoral), mais aussi des prétendus «socialistes», catholiques, boulangistes, ou encore mutuellistes qui n'appartiennent pas à la «famille» du mouvement ouvrier socialiste révolutionnaire et qui, de fait, ne peuvent consentir à se servir de «citoyen».

Cette «liturgie de la parole» permet encore de se distinguer du prolétaire inconscient qui n'a pas été converti à l'Idée socialiste. C'est peut-être aussi, dans l'ordre du fantasme utopique, se sentir d'ores et déjà membre de la future et fraternelle société collectiviste qui doit naître de la Révolution. Cette liturgie est partie prenante de ces rites, ces cérémonies (de défilés, de «pèlerinage» aux tombeaux des disparus, de meetings et de congrès), ces «sacramentaux» (églantines, banderolles et drapeaux rouges) par lesquels le socialisme organisé s'est procuré le *simulacre* d'un univers propre. Mais il y a l'autre face de la question. Le mouvement ouvrier révolutionnaire, qui se veut uni et fraternel, ne cesse de se déchirer, de s'affronter en polémiques interminables et aporétiques, d'«excommunier» (comme on disait, fort à propos, au tournant du siècle) des «sectes» qui déviaient de la juste ligne. Dans les Congrès, les «camarade!» et «citoyen!» résonnent bien haut, alors que les chefs de file s'affrontent et s'accusent mutuellement d'erreurs impardonnables et de compromissions ignobles. Dans cette logique, laquelle fait du socialisme, au nom de la vérité et de la justice, une querelle acrimonieuse permanente, il devait se faire que «citoyen/camarade» devienne *aussi* une pomme de discorde. Au delà des analyses lexicales et rhétoriques, j'espère avoir fait paraître ces affrontements à la fois douloureux et absurdes et l'évolution de ce langage qui, très tôt, a dû servir à des cérémonies phraséologiques, à de l'orthodoxie et de l'«ortholalie», qui s'est

«déconnecté» du réel et des rapports objectifs entre les individus pour engendrer une sorte de lourde rhétorique proliférante. Celle-ci a servi d'obstacle à l'analyse et à la réflexion et procuré un «bonheur» militant dont le prix était beaucoup d'aveuglement.

Bibliographie des travaux de référence cités

Angenot, Marc. *Topographie du socialisme français, 1889-1890*. Montréal: Discours social, 1990.

Auclair, Marcelle. *La Vie de Jean Jaurès, ou la France d'avant 1914*. Paris: Seuil, 1954.

Dubois, Jean. *Le Vocabulaire politique et social en France de 1869 à 1872*. Paris: Larousse, 1962.

Gallo, Max. *Le Grand Jaurès*. Paris: Laffont, 1984.

Godineau, Dominique. «Autour du mot citoyenne», *Mots*, 16:1988. 70-91.

Haupt, Georges, éd. *Bureau Socialiste International: Comptes-rendus des réunions, manifestes et circulaires, vol.I. (1900-1907): de la création au Congrès International de Stuttgart*. Paris/LaHaye: Mouton/École Pratique des Hautes Études, 1969.

Ligou, Daniel. *Histoire du socialisme en France, 1871-1961*. Paris: P.U.F., 1962.

Ozouf, Mona. *Dictionnaire critique de la Révolution française*. Paris: Flammarion, 1988.

Siccardo, Francesco. «Citoyen, camarade et compagnon en période de III^e République triomphante (1889-1913)». *Actes du II^e Colloque de lexicologie politique 15-20 septembre 1980*, vol. II. Paris: Klincksieck, 1982.



NOTES

1. Gallo, 1984, 82; voir aussi Siccardo, 1982, II: 512.
2. Auclair, 1954, 143-4.
3. J. Renard, *Journal* (Gallimard, 1954), 794, commenté par Siccardo, 512. Après s'être habitué à «Citoyen», Jaurès va l'employer dans ses discours et écrits de grand «tribun» socialiste de façon prédominante par rapport à «camarade» dont nous parlerons plus loin. Jaurès dans sa correspondance avec des groupes et sociétés utilise fréquemment et moins emphatiquement un simple «Mes chers Amis...»
4. Charles Péguy, *Œuvres en prose*, I 339,359.
5. Compte rendu dans *Le Socialiste*, vol. 1904, cit. Auclair, 1954, 466.
6. Cité par *le Combat* (Allier), 243: 31 mai 1908.
7. Citation du décret dans Peronnet, *Les Cinquante mots-clés de la Révolution française*.
8. Olympe Aubry de Gouges, *Les Droits de la femme. A la Reine*. s.e.n.d. in 8°, 24 p.
9. Cité par *Le Prolétariat*, 23.11.1889,1.
10. Litt. «Tutoiement» in J. R. Suratteau et François Gendron, *Dict. hist. de la Révolution franç.* (PUF, 1989), 1057.
11. M. Tournier, cité par Siccardo, 518.
12. *Le Robespierre*, n° 4:8-11 juin 1848.
13. *Les Rouges et les blancs*, s.d. (1848).
14. Verbo «Citoyen (appellation)», cit. *Le Paysan*, 13.2.1870, 1, col.2.
15. *Ibid.*, cit. *Ann. Ass. nat.*, 20 mars 1871, II, 12.
16. *Le Cri du peuple*, éd. Soir, 10.3.1871, 84.
17. *Ibid.*, 28.3.1871,108.
18. Jusqu'à la rupture du Congrès de Châtellerault entre broussistes et allemanistes.
19. Paul Brousse, *Le Prolétariat*, 26.1.1889,1.
20. Cit. *La Bataille*, 3.5.1889,1.
21. *L'Humanité*, 20.7.1907 (n° 1189).
22. *Le Prolétariat*, 16.8.1890,1. Le Congrès de Châtellerault dont il est question ici consacre l'éclatement du P.O.S.R.!
23. *Le Prolétariat*, 10.8.1889,1.
24. Loos-en-Gobelle, *L'Action syndicale*, 11 oct. 1908.
25. «Les Salariés de l'Etat...», *L'Action syndicale*, 3.3.1907.
26. *Le Socialiste*, 27.1 - 3.2.1907.
27. «Interview du citoyen Lénine», *L'Humanité*, 4.4.1907,2.
28. Photographie, *L'Humanité*, 24.8.1907.
29. *L'Humanité*, 3.8.1907.
30. Roland, Congr. Salle Wagram, sept. 1900, cité par D. Ligou, 1962, 153.
31. Éditorial, *L'Action syndicale*, 16.6.1907.
32. *L'Humanité*, 1.11.1907.
33. *L'Égalité*, 7.4.1889,2.

34. *Le Socialiste*, 11.8.1906,1.
35. Voir Haupt, dir., 1969.
36. *Le Socialiste*, 28.7.1906,1.
37. Une fois encore tous ne se plient pas à ce rituel, beaucoup de lettres amicales se formulent sur le schéma: «Mon cher X (...) Cordialement».
38. Exemple de «Citoyen, (...) Salut révolutionnaire», *Le Peuple*, 26.1.1889,1.
39. *Le Socialiste* (Marseille), 14.9.1889,1.
40. *La Voix du Peuple* (Marseille), 26.5.1889,1.
41. Chassagnard, *L'Égalité*, 27.3.1889,2.
42. Claudius Grataloup, *ibid.* Même formule: *Le Proletariat*, 7.9.1889.
43. XXX, *Le Parti ouvrier*, 20.7.1907,1.
44. *Le Parti ouvrier*, 20.6.1908.
45. *L'Humanité*, 2.1.1907: «Lock-out de Fougère».
46. *Ibid.*
47. *Le Parti ouvrier*, 24.8.1907.
48. Appel, *Voix du Peuple*, 10-17.2.1907,1.
49. *L'Humanité*, 25.7.1907: «Le Parti et les syndicats».
50. Siccardo, *loc. cit.*, 509.
51. *L'Égalitaire*, # 77 bis, 1.8.1907.
52. Jean Allemane, *Le Socialiste*, 30.12.06,1.
53. *L'Humanité*, 4.1.1907.
54. «Meneurs paysans», *L'Humanité*, 5.1.1907.
55. *L'Humanité*, 10.8.1907.
56. *Le Socialisme*, 14: 16.2.1908: «...le citoyen Jules Guesde, (...) la citoyenne Roussel, (etc.) Ceux-ci ont, d'un commun accord, désigné comme leur secrétaire, votre camarade Bracke».
57. *Le Combat*, 103:16.6.1907.
58. Georges Suarez, *Briand*, I, 459-60.
59. Chambre syndicale des Employés, *La Bataille*, 1.5.1889,3.
60. *La Voix du Peuple*, 4.8.1907,3.
61. Affiches, cit. *L'Égalitaire* (Brest), 86:29.9.1907.
62. *L'Action syndicale*, 5:9.2.1908.
63. *Le Parti ouvrier*, 20.6.1908,1.
64. *Voix du Peuple*, 24.3.1907,4.
65. *Voix du Peuple*, 19.5.1907,1.
66. *L'Égalitaire*, 82:1.9.1907,1.
67. *L'Action syndicale*, 44:17.11.1907.
68. Goniaux, *Voix du Mineur* (baslycot), 30.11.1907,1.
69. Voir sur ce point et pour l'histoire ultérieure, le perspicace ouvrage de Jacqueline Mer, *Le Parti de Maurice Thorez, ou: Le Bonheur communiste français.* (Payot, 1977).
70. *La Voix du Peuple*, 13-20.1.1907.
71. *L'Action syndicale*, 24.3.1907.
72. Ex. *Voix du Peuple*, 16.2.1908,1. Ou encore: «Il faudrait être bien cruel pour empêcher les citoyens qui bavent dans l'organe du P.O.F. de jubiler à leur aise...», *Voix du Peuple*, 22.7.1908.

73. *Voix du Peuple*, 12.5.1907.
74. *L'Action syndicale*, 20.1.1907, «Billy-Montigny».
75. *La Voix du Peuple*, 10.17.2.1907,4.
76. *Le Parti ouvrier*, 1818:14.9.1907.
77. *L'Action syndicale* (période anar), 21.7.1907.
78. *Le Socialiste*, 30.12.1905,2.
79. *L'Humanité*, 10.7.1907.
80. *L'Action syndicale*, 3.3.1907, «Nos morts».
81. *L'Égalitaire*, 21.4.1907.
82. J'en ai parlé dans l'essai «Place au Prolétariat» qui figure dans ce recueil.
83. *L'Action syndicale*, 8:24.2.1907.
84. Méricourt-Village, *L'Action syndicale*, 34:8.9.1907. Sur l'emploi de «Citoyennes, Citoyens» dans les discours de Jaurès, voir J. Guehenno, *Journal d'un homme de quarante ans* (Grasset, 1934), 113.
85. *La Voix du Peuple*, 331:10-17.2.1907.
86. *L'Humanité*, 1185:16.7.1907.
87. *La Voix du Peuple*, 28.7.1907,4.
88. *Le Parti ouvrier*, 12.12.1908, titre.
89. H. Brissac, *Résumé populaire du socialisme (1809)*,16.
90. Texte d'E. de Amicis, *L'Égalitaire*, 27.6.1908.
91. Bourson, *L'Égalité*, 25.5.1889,2.
92. *Le Parti ouvrier*, 1836:20.6.1908. Autre exemple de tutoiement de style poétique: «Tu n'es donc pas encore assez las, prolétaire, d'être forçat et serf des maîtres orgueilleux...?» (D^f Oguse, *L'Émancipateur*, 20.7.07).
93. *Le Ça Ira*, 13.1.1889,2.
94. *L'Insurgé*, XII 1890,3.
95. *L'Égalitaire*, 8.12.1907.
96. *L'Action syndicale*, 30:11.8.1907.
97. *La Voix du Peuple*, 28.6/5.7.1908.
98. *La Voix du Peuple*, 391:29.3 - 5.4.1908.
99. *L'Action syndicale*, 34:8.9.1907.
100. *Le Peuple*, 10.3.1889,1.
101. S. Faure, *Problèmes de la population*, 23. On trouve encore des vocatifs plus théâtraux et hyperboliques: «Allons grands prêtres du Capital, daignerez-vous écouter la voix du Peuple qui monte jusqu'à vous?» (E. Maillard, *Le Prolétariat international*, Bordeaux, 1890,31).
102. *Ex. Voix du Peuple*, 12.5.1907,1.
103. *La Voix du Peuple* (Marseille), 8.9.1889,1.
104. *L'Action syndicale*, 8.12.1907,1.
105. *L'Ouvrier métallurgiste*, I-II 1902,4. Au delà, il ne reste que de stigmatiser explicitement le renégat: «le traître Boulé» (*Prolétariat*, 12.10.1889,3), «le traître Rochefort» (*Parti ouvrier*, 28.1.1890,1), passés au boulangisme.
106. *Procès des anarchistes de Vienne* (St-Étienne: Ménard, 1890), II.
107. *Le Libertaire*, 14-21.4.1907, signé Germinal.
108. «La Liberté d'opinion et l'affaire Matha», *Le Libertaire*, 1:3-

10.11.1907. Dans le n° du 27.10 - 2.11.1907 une «Mise au point» parle de l'«agitation en faveur du «citoyen» Matha» avec réserve, comme une concession douteuse.

109. Exemple: «...Même parmi les politiciens, le citoyen Carnaud, autrefois instituteur et maintenant député socialiste indépendant, a une réputation qui vaut celle de Zévaes, son compagnon de groupe [...] Il s'est montré dans sa circonscription le plus dangereux ennemi des instituteurs, ses anciens camarades». (*Les Temps nouveaux*, 2.2.1907).

110. «Le Citoillien A. Dumas...», *Le Libéraire*, 22.11.1908,1,e.1.

111. Jean Grave, *Les Temps nouveaux*, 21:19.9.1908.

112. *L'Égalité*, 10.4.1889,2.

113. Courrier des lecteurs, *Temps nouveaux*, 10.10.1908.

114. M. Allard, *L'Égalitaire*, 19.5.1907.

115. *Le Socialiste*, 91:27.1 - 3.2.1907.

116. *Les Opinions de M. Jérôme Coignard*, 26.

117. P. Brousse, dans *Le Proletariat*, cité par *Ça Ira*, 13.1.1889.

118. *Les Temps nouveaux*, 22.8.1908.

119. *Les Temps nouveaux*, 19.1.1908.

120. *Le Libéraire*, 10-17.2.1907. Les anarchistes ont une autre désignation qui leur est propre, face aux «parias», «serfs» et «bagnards» chers à la rhétorique socialiste, c'est «les gueux».

121. *Le Populaire*, 1.5.1936.

122. *L'Humanité*, 18.1.1935,1.

123. *L'Humanité*, 13.2.1935,2.



*Achévé d'imprimer
sur les presses du **CJADEST**
le 28 septembre 1992*

1.1.. Gallo, 1984, 82; voir aussi Siccardo, 1982, II: 512.

2.2.. Auclair, 1954, 143-4.

3.3.. J. Renard, *Journal* (Gallimard, 1954), 794, commenté par Siccardo, 512. Après s'être habitué à «Citoyen», Jaurès va l'employer dans ses discours et écrits de grand "tribun" socialiste de façon prédominante par rapport à «camarade» dont nous parlerons plus loin. Jaurès dans sa correspondance avec des groupes et sociétés utilise fréquemment et moins emphatiquement un simple «Mes chers Amis...»

4.4.. Charles Péguy, *Oeuvres en prose*, I 339, 359.

5.5.. Compte rendu dans *Le Socialiste*, vol. 1904, cit. Auclair, 1954, 466.

6.6.. Cité par *le Combat* (Allier), 243: 31 mai 1908.

7.7.. Citation du décret dans Peronnet, *Les Cinquante mots-clés de la Révolution française*.

8.8.. Olympe Aubry de Gouges, *Les Droits de la femme. À la Reine*. s.e.n.d. in 8°, 24 p.

9.9.. Cité par *Le Prolétariat*, 23.11.1889, 1.

10.10.. Litt. «Tutoiement» in J.R. Suratteau et François Gendron, *Dict. hist. de la Révolution franç.* (PUF, 1989), 1057.

11.11.. M. Tournier, cité par Siccardo, 518.

12.12.. *Le Robespierre*, n° 4: 8-11 juin 1848.

13.13.. *Les Rouges et les blancs*, s.d. (1848).

14.14.. Verbo «Citoyen (appellation)», cit. *Le Paysan*, 13.2.1870, 1, col.2.

15.15.. *Ibid.*, cit. *Ann. Ass. nat.*, 20 mars 1871, II, 12.

16.16.. *Le Cri du peuple*, éd. Soir, 10.3.1871, 84.

17.17.. *Ibid.*, 28.3.1871, 108.

18.18.. Jusqu'à la rupture du Congrès de Châtellerault entre broussistes et allemanistes.

19.19.. Paul Brousse, *Le Prolétariat*, 26.1.1889, 1.

20.20.. Cit. *La Bataille*, 3.5.1889, 1.

21.21.. *L'Humanité*, 20.7.1907 (n° 1189).

- 22.22.. *Le Proletariat*, 16.8.1890, 1. Le Congrès de Châtelleraut dont il est question ici consacre l'éclatement du P.O.S.R.!
- 23.23.. *Le Proletariat*, 10.8.1889, 1.
- 24.24.. Loos-en-Gobelle, *L'Action syndicale*, 11 oct. 1908.
- 25.25.. «Les Salariés de l'État...», *L'Action syndicale*, 3.3.1907.
- 26.26.. *Le Socialiste*, 27.1 - 3.2.1907.
- 27.27.. «Interview du citoyen Lénine», *L'Humanité*, 4.4.1907, 2.
- 28.28.. Photographie, *L'Humanité*, 24.8.1907.
- 29.29.. *L'Humanité*, 3.8.1907.
- 30.30.. Roland, Congr. Salle Wagram, sept. 1900, cité par D. Ligou, 1962, 153.
- 31.31.. Éditorial, *L'Action syndicale*, 16.6.1907.
- 32.32.. *L'Humanité*, 1.11.1907.
- 33.33.. *L'Égalité*, 7.4.1889, 2.
- 34.34.. *Le Socialiste*, 11.8.1906, 1.
- 35.35.. Voir Haupt, dir., 1969.
- 36.36.. *Le Socialiste*, 28.7.1906, 1.
- 37.37.. Une fois encore tous ne se plient pas à ce rituel, beaucoup de lettres amicales se formulent sur le schéma: «Mon cher X (...) Cordialement».
- 38.38.. Exemple de «Citoyen, (...) Salut révolutionnaire», *Le Peuple*, 26.1.1889, 1.
- 39.39.. *Le Socialiste* (Marseille), 14.9.1889, 1.
- 40.40.. *La Voix du Peuple* (Marseille), 26.5.1889, 1.
- 41.41.. Chassagnard, *L'Égalité*, 27.3.1889, 2.
- 42.42.. Claudius Grataloup, *ibid.* Même formule: *Le Proletariat*, 7.9.1889.

- 43.43.. XXX, *Le Parti ouvrier*, 20.7.1907, 1.
- 44.44.. *Le Parti ouvrier*, 20.6.1908.
- 45.45.. *L'Humanité*, 2.1.1907: «Lock-out de Fougère».
- 46.46.. *Ibid.*
- 47.47.. *Le Parti ouvrier*, 24.8.1907.
- 48.48.. Appel, *Voix du Peuple*, 10-17.2.1907, 1.
- 49.49.. *L'Humanité*, 25.7.1907: «Le Parti et les syndicats».
- 50.50.. Siccardo, *loc. cit.*, 509.
- 51.51.. *L'Égalitaire*, # 77 bis, 1.8.1907.
- 52.52.. Jean Allemane, *Socialiste*, 30.12.06, 1.
- 53.53.. *L'Humanité*, 4.1.1907.
- 54.54.. «Meneurs paysans», *L'Humanité*, 5.1.1907.
- 55.55.. *L'Humanité*, 10.8.1907.
- 56.56.. *Le Socialisme*, 14: 16.2.1908: «...le citoyen Jules Guesde, (...) la citoyenne Roussel, (etc.) Ceux-ci ont, d'un commun accord, désigné comme leur secrétaire, votre camarade Bracke».
- 57.57.. *Le Combat*, 103:16.6.1907.
- 58.58.. Georges Suarez, *Briand*, I, 459-60.
- 59.59.. Chambre syndicale des Employés, *La Bataille*, 1.5.1889,3.
- 60.60.. *La Voix du Peuple*, 4.8.1907,3.
- 61.61.. Affiche, cit. *L'Égalitaire* (Brest), 86:29.9.1907.
- 62.62.. *L'Action syndicale*, 5:9.2.1908.
- 63.63.. *Le Parti ouvrier*, 20.6.1908,1.

- 64.64.. *Voix du Peuple*, 24.3.1907,4.
- 65.65.. *Voix du Peuple*, 19.5.1907,1.
- 66.66.. *L'Égalitaire*, 82:1.9.1907,1.
- 67.67.. *L'Action syndicale*, 44:17.11.1907.
- 68.68.. Goniaux, *Voix du Mineur* (baslycot), 30.11.1907,1.
- 69.69.. Voir sur ce point et pour l'histoire ultérieure, le perspicace ouvrage de Jacqueline Mer, *Le Parti de Maurice Thorez, ou: Le Bonheur communiste français*. (Payot, 1977).
- 70.70.. *La Voix du Peuple*, 13-20.1.1907.
- 71.71.. *L'Action syndicale*, 24.3.1907.
- 72.72.. Ex. *Voix du Peuple*, 16.2.1908,1. Ou encore: «Il faudrait être bien cruel pour empêcher les citoyens qui bavent dans l'organe du P.O.F. de jubiler à leur aise...», *Voix du Peuple*, 22.7.1908.
- 73.73.. *Voix du Peuple*, 12.5.1907.
- 74.74.. *L'Action syndicale*, 20.1.1907, «Billy-Montigny».
- 75.75.. *La Voix du Peuple*, 10.17.2.1907, 4.
- 76.76.. *Le Parti ouvrier*, 1818:14.9.1907.
- 77.77.. *L'Action syndicale* (période anar), 21.7.1907.
- 78.78.. *Le Socialiste*, 30.12.1905,2.
- 79.79.. *L'Humanité*, 10.7.1907.
- 80.80.. *L'Action syndicale*, 3.3.1907, «Nos morts».
- 81.81.. *L'Égalitaire*, 21.4.1907.
- 82.82.. J'en ai parlé dans l'essai «Place au Proletariat» qui figure dans ce recueil.
- 83.83.. *L'Action syndicale*, 8:24.2.1907.

84.84.. Méricourt-Village, *L'Action syndicale*, 34:8.9.1907. Sur l'emploi de «Citoyennes, Citoyens» dans les discours de Jaurès, voir J. Guehenno, *Journal d'un homme de quarante ans* (Grasset, 1934), 113.

85.85.. *La Voix du Peuple*, 331:10-17.2.1907.

86.86.. *L'Humanité*, 1185:16.7.1907.

87.87.. *La Voix du Peuple*, 28.7.1907,4.

88.88.. *Le Parti ouvrier*, 12.12.1908, titre.

89.89.. H. Brissac, *Résumé populaire du socialisme* (1809), 16.

90.90.. Texte d'E. de Amicis, *L'Égalitaire*, 27.6.1908.

91.91.. Bourson, *L'Égalité*, 25.5.1889,2.

92.92.. *Le Parti ouvrier*, 1836: 20.6.1908. Autre exemple de tutoiement de style poétique: «Tu n'es donc pas encore assez las, prolétaire, d'être forçat et serf des maîtres orgueilleux...?» (D' Oguse, *L'Émancipateur*, 20.7.07).

93.93.. *Le Ça Ira*, 13.1.1889, 2.

94.94.. *L'Insurgé*, XII 1890, 3.

95. 95.. *L'Égalitaire*, 8.12.1907.

96.96.. *L'Action syndicale*, 30:11.8.1907.

97.97.. *La Voix du Peuple*, 28.6/5.7.1908.

98.98.. *La Voix du Peuple*, 391:29.3 - 5.4.1908.

99.99.. *L'Action syndicale*, 34:8.9.1907.

100.100.. *Le Peuple*, 10.3.1889,1.

101.101.. S. Faure, *Problèmes de la population* (), 23. On trouve encore des vocatifs plus théâtraux et hyperboliques: «Allons grands prêtres du Capital, daignerez-vous écouter la voix du Peuple qui monte jusqu'à vous?» (E. Maillard, *Le Proletariat international*, Bordeaux, 1890, 31).

102.102.. Ex. *Voix du Peuple*, 12.5.1907,1.

103.103.. *La Voix du Peuple* (Marseille), 8.9.1889,1.

104.104.. *L'Action syndicale*, 8.12.1907,1.

105.105.. *L'Ouvrier métallurgiste*, I-II 1902,4. Au delà, il ne reste que de stigmatiser explicitement le renégat: «le traître Boulé» (*Prolétariat*, 12.10.1889,3), «le traître Rochefort» (*Parti ouvrier*, 28.1.1890,1), passés au boulangisme.

106.106.. *Procès des anarchistes de Vienne* (St-Étienne: Ménard, 1890), 11.

107.107.. *Le Libéraire*, 14-21.4.1907, signé Germinal.

108.108.. «La Liberté d'opinion et l'affaire Matha», *Le Libéraire*, 1:3-10.11.1907. Dans le n° du 27.10 - 2.11.1907 une «Mise au point» parle de l'«agitation en faveur du «citoyen» Matha» avec réserve, comme une concession douteuse.

109.109.. Exemple: «...Même parmi les politiciens, le citoyen Carnaud, autrefois instituteur et maintenant député socialiste indépendant, a une réputation qui vaut celle de Zévaes, son compagnon de groupe [...] Il s'est montré dans sa circonscription le plus dangereux ennemi des instituteurs, ses anciens camarades». (*Les Temps nouveaux*, 2.2.1907).

110.110.. «Le citoillien A. Dumas...», *Le Libéraire*, 22.11.1908,1,c.1.

111.111.. Jean Grave, *Les Temps nouveaux*, 21:19.9.1908.

112.112.. *L'Égalité*, 10.4.1889,2.

113.113.. Courrier des lecteurs, *Temps nouveaux*, 10.10.1908.

114.114.. M. Allard, *L'Égalitaire*, 19.5.1907.

115.115.. *Le Socialiste*, 91:27.1 - 3.2.1907.

116.116.. *Les Opinions de M. Jérôme Coignard*, 26.

117.117.. P. Brousse, dans *Le Prolétariat*, cité par *Ça Ira*, 13.1.1889.

118.118.. *Les Temps nouveaux*, 22.8.1908.

119.119.. *Les Temps nouveaux*, 19.1.1908.

120.120.. *Le Libéraire*, 10-17.2.1907. Les anarchistes ont une autre désignation qui leur est propre, face aux «parias», «serfs» et «bagnards» chers à la rhétorique socialiste, c'est «les gueux».

121.121.. *Le Populaire*, 1.5.1936.

122.122.. *L'Humanité*, 18.1.1935,1.

123.123.. *L'Humanité*, 13.2.1935, 2.

124.124.. *L'Humanité*, 16 mars 1935, 1.

125.125.. *L'Humanité*, 13 février 1935, 2.

126.126.. *L'Humanité*, 3.1.1935,1.

127.127.. M. Cachin, *L'Humanité*, 20.1.1935,6.

128.128.. *L'Humanité*, 6 avril 1936, 1.

129.129.. Siccardo, *loc. cit.*, 513.